

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 28.

JEUDI, 13 JUILLET 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

*L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

## APOTHÉOSE RÉVOLUTIONNAIRE

M. Thiers disait un jour que l'homme qui n'a jamais changé d'opinions est un imbécile. Nous ne savons pas si cette maxime formulée si singulièrement et peut-être un peu à son usage, s'applique aux variations d'opinions selon que l'on change de climat ou de points de vue. S'il en est ainsi, quelques hommes d'état et la plupart des journaux anglais de nos jours peuvent se vanter d'être rudement intelligents. C'est merveille de voir avec quel sans gêne les uns et les autres, même les mieux posés des journaux anglais conservateurs à tous crins, qui frissonnent d'horreur en parlant des *révolutionnaires* irlandais, se sont extasiés, pendant ces derniers temps, sur les vertus de cet archi-révolutionnaire, ennemi de tout ordre social : Garibaldi. Le *Times* affirme bravement que sa réputation est au-dessus de tout blâme, *his reputation is blameless* ; le principal organe des conservateurs déplore la perte du vieux *condottiere*, partisan de la république universelle ! Partout dans la presse s'est élevé un concert d'éloges dont nous venons de donner la note.

C'est contre ces ridicules contradictions que s'insurge le *Tablet* de Londres, journal catholique, qui défend admirablement la cause de ses coreligionnaires en Angleterre. Avec un bon sens et une logique qui ne laissent aucune porte à la réplique, il relève les contradictions de ses confrères et signale le danger de leur conduite. Il a beau jeu à être impitoyable ! Quoi de plus ridicule en effet que de voir M. Gladstone sympathiser avec le vieux révolutionnaire et chercher des excuses pour les amis de Garibaldi qui avaient fait sauter une prison à Rome et entraîné par là la mort de douze personnes. C'est ce même M. Gladstone qui a trouvé, à bon droit horrible, le complot des féniens qui avaient placé une mine sous les murs de la geôle de Clarkenwell !

Et lorsque Garibaldi, appuyé par Cavour, et secondé par la trahison des amis de François II, renversait le royaume des Deux-Siciles, M. Gladstone proclamait que c'était bien fait, attendu que ce tyran foulait aux pieds les principes de la sainte liberté, au point de tenir sous verrous des hommes soupçonnés de trahison. Et c'est ce même M. Gladstone qui remplit en ce moment de *suspects* les prisons de l'Irlande, tout en ayant bien moins à craindre de leurs entreprises que François II n'avait lieu jadis de redouter les coups de mains des affidés de Cavour.

Que les contradictions ne gênent pas M. Gladstone et ces messieurs du *Times* ; que de faire sauter une prison à Rome leur paraisse chose louable à Rome et damnable dans la Grande-Bretagne ; que d'emprisonner des *suspects* en Irlande ne soit là qu'une mesure de sûreté publique et une odieuse violation des droits du citoyen à Naples, c'est affaire à régler entre leur conscience et le public ; mais il y a bien plus que ce manque de logique en jeu. Comment les classes dirigeantes en Angleterre peuvent-elles espérer avoir raison de l'esprit révolutionnaire en Irlande s'ils l'encouragent en Italie et ailleurs ? Les masses qui n'entendent pas les subtilités, ne devinent

pas qu'en tout ceci, M. Gladstone et Compagnie ne flattent la révolution sur le continent que parce qu'elle est anti-catholique ; elles passeront bien vite à cette conclusion que ce qui est bon pour les Italiens doit être excellent pour les Anglais.

Les encouragements prodigués par Palmerston, John Russell, Gladstone à Kossuth, Garibaldi et Mazzini ont donné une force énorme aux idées révolutionnaires en Irlande, et cela d'autant plus que le peuple de ce pays a des raisons réelles de se plaindre que n'avaient pas les Italiens sur le compte desquels on s'est tant apitoyé en Angleterre. Dans tous les cas, la révolution victorieuse en Italie n'a encore rien fait pour le bonheur de ses populations. Nous venons de le dire, c'est parce que la révolution est anti-catholique qu'elle a les sympathies de l'Angleterre tory et libérale, qui ne voit pas que celle-là est aussi anti-sociale qu'anti-catholique. Il nous a fait plaisir de trouver chez un écrivain protestant la confirmation de nos idées en cette matière. Justin MacCarthy, parlant de la réception enthousiaste faite jadis à Garibaldi, en Angleterre, dit : " *No Englishman who thinks coolly over the subject will venture to deny that nine out of every ten enthusiasts for Italian liberty at that time were in favour of Italy because Italy was supposed to be in spiritual rebellion against the Pope.* "

Il va sans dire que si de l'Angleterre nous passons en France, nous verrons là bien d'autres apothéoses à Garibaldi. Ce beau pays, qui est venu le théâtre des extravagances et des folies grotesques en tout genre depuis que la révolution y fait la loi, ne pouvait pas laisser passer une aussi belle occasion que celle de la mort de Garibaldi de se lancer en plein carnaval révolutionnaire. C'est d'abord le conseil municipal de Paris qui s'est fait représenter aux funérailles de Garibaldi, puis c'est la Chambre, qui a suspendu ses travaux pour honorer la mémoire de celui qui s'est plu à insulter la France.

C'est au lendemain de la lettre que l'on va lire que ces bassesses ont été commises. Au printemps dernier, le vieux révolutionnaire écrivait ce qui suit à M. Taxil :

NAPLES, 9 mars, 1882.

Mon très cher Léo Taxil.

C'est fini, votre république à calotte ne trompera plus personne. L'amour et la vénération que j'avais pour elle " se sont changés en mépris."

Votre guerre tunisienne est " une honte." Si le gouvernement italien commettait la bassesse de reconnaître le fait accompli, il serait bien méprisable, de même que la " he serait la nation qui tolérerait un gouvernement pareil.

Vos " fameux généraux," qui se sont laissés mettre en cage par les Prussiens, dans des wagons à bestiaux, et emmener ainsi en Allemagne après avoir " abandonné à l'ennemi un demi-million de vaillants soldats," font aujourd'hui les redonnements contre les faibles et innocentes populations de la Tunisie, qui ne leur doivent rien et ne les ont offensés en aucune manière.

Vous connaissez les dépêches qui annoncent : Le général en chef a livré bataille : tel général a fait une brillante " razzia " ; il a détruit trois villages, abattu mille dattiers, volé deux cents bœufs, séquestré deux mille poules, etc., etc. Si l'on avait l'imprudence d'insérer ces télégrammes dans la belle histoire de France, " il faudrait les en balayer avec un balai de cuisine trempé dans la... fange."

GARIBALDI.

République " à calotte," on trouvera jolie cette expression s'adressant au gouvernement qui pourchasse les ordres religieux. Ce qui devrait être pénible aux Français, ce serait d'être traités de lâches et d'incapables par un homme qui n'a jamais donné la moindre preuve de talent militaire. Garibaldi a insulté la France, son gouvernement, c'est vrai, mais c'était un ennemi du catholicisme et cela rachète tout aux yeux des hommes qui sont plus révolutionnaires que Français.

Il est évident qu'il ne faut plus demander aux hommes du jour des preuves de patriotisme, des idées larges, de l'honneur. Tout cela est démodé ; c'était bon pour le moyen âge. Combattre l'Eglise, persécuter des moines sans défense, ce sont les seules œuvres dont ils se croient capables. C'est vraiment plus facile que d'avoir de l'influence comme en avaient les gouvernements d'autrefois, et c'est pourquoi ils se vengent par ces mesquines persécutions, par ces apothéoses d'un vieux révolutionnaire qui les méprisait, des humiliations qu'ils subissent en Europe.

A.-D. DECELLES.

## EN ÉGYPTÉ

Enfin le sort en est jeté ; M. Gladstone, rendu au bout de sa patience, a donné ordre à l'amiral Seymour de bombarder Alexandrie. La flotte a ouvert le feu mardi matin sur les forts qui ripostèrent. Au bout de vingt minutes de bombardement, deux des forts avaient cessé de tirer. Les Anglais ont eu recours à l'argument extrême du canon parce que Arabi-Pacha réparait les fortifications et en élevait de nouvelles. On considère en Europe que l'Angleterre n'a pas outrepassé ses droits en cette circonstance.

On connaît l'origine de cet imbroglio égyptien qui cause tant d'ennuis à l'Angleterre et à la France, en train de perdre l'influence qu'ils exerçaient à l'exclusion des autres puissances sur la terre des Pharaons. Le premier ministre Arabi-Pacha, soutenu par l'armée, s'est mis en révolte contre le Khédive, Tewhick-Pacha. Les gouvernements de Paris et de Londres envoyèrent devant Alexandrie une flotte de cuirassés pendant qu'ils présentaient au gouvernement égyptien un ultimatum dans lequel ils réclamaient la démission d'Arabi-Pacha et le rétablissement de l'autorité du Khédive. Arabi fit mine tout d'abord de se soumettre, et courut soulever les populations contre l'intervention étrangère et refusa nettement de se retirer. C'est alors que pour couper court à la difficulté on proposa d'en remettre la décision à une Conférence qui se réunirait à Constantinople. Il y a déjà longtemps qu'on en parle de cette fameuse Conférence sans qu'elle mérite de faire tant parler d'elle, car elle n'a encore rien tenté pour ramener le calme en Egypte. Quelles résolutions sortiront de ses séances ? On est tout naturellement très inquiet à ce sujet. On trouve en Angleterre que M. Gladstone a fait en toute cette affaire preuve d'une grande faiblesse ; qu'il aurait dû intervenir militairement depuis longtemps. Il est évident que le premier ministre craint de toucher à la question d'Orient si pleine de difficultés. D'un autre côté, on prétend, ce qui compliquerait encore beaucoup les choses, que Bismark est au fond des affaires d'Egypte et que le Sultan reçoit de lui ses inspirations. Le *Times* disait l'autre jour que la Conférence de Constantinople adopterait les résolutions qui lui seraient expédiées de Berlin.

Voilà où en est rendue l'Europe. On n'y peut plus fouetter un chat sans que Bismark fournisse le fouet.

## DE L'ÉTUDE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le français est bien mieux parlé et surtout mieux écrit au Canada qu'il y a vingt ans, je dirai même dix ans. Le progrès est sensible pour quiconque observe et a du goût. Il n'est plus possible aujourd'hui d'être écrivain, avocat, prédicateur, homme public ou du monde si l'on ne connaît le français et ne le parle et prononce correctement.

Il ne suffit pas de connaître les règles de la grammaire, le régime des verbes et les tournures de phrases usuelles ; il faut encore étendre son dictionnaire, connaître le mot propre et les délicatesses de la langue, enfin s'imprégner du génie de cet idiome dont la finesse fait le charme et le tourment de ceux qui le cultivent.

Louis Veuillot se moquait sans cesse des écrivains français, surtout des journalistes, dont le style pitoyable et l'ignorance de la langue le choquaient. C'est que le français ne s'apprend point sans des études fortes et continues, et que bien peu ont le courage de les faire. Cependant le succès n'est possible qu'à cette condition.

Pour nous qui naissons et vivons à côté d'une race étrangère, dont il faut parler la langue, dont nous lisons journellement les écrits ; qui n'avons point l'avantage de nous former dans un milieu et dans la compagnie de personnes au langage choisi, pur et varié comme nos cousins de la France ; qui ne faisons, pour ainsi dire, que de sortir de l'enfance d'un peuple nouveau, les difficultés que nous rencontrons pour bien écrire et surtout bien parler le français sont bien grandes sans doute, mais non insurmontables.

La nécessité d'apprendre, d'écrire et de parler l'an-

glais, que l'on considère comme un grand désavantage pour nous, et qui est cause de tant de barbarismes, de solécismes et d'anglicismes chez ceux qui n'étudient point, est cependant l'un des moyens les plus sûrs et les plus puissants de bien apprendre sa propre langue. La traduction faite avec soin, voilà ce que l'on pratique avec raison depuis des siècles pour enrichir la mémoire et former le style.

Mais combien y songent ?

Si l'on compare les hommes qui sont entrés dans les professions libérales, la politique et les lettres depuis vingt ans avec ceux qui les ont précédés et qui sont encore sur la scène, on est frappé des progrès accomplis.

Les discours de nos hommes publics, des avocats et hommes de lettres de ce temps-là, je parle de la généralité, déchirent nos oreilles habituées à quelque chose de plus correct et de plus délicat. L'absence de liaison, les hiatus, les mots impropres, les anglicismes, les fautes de grammaire, les phrases inachevées et enchevêtrées les unes dans les autres d'une manière inextricable, tout cela ne saurait être toléré de nos jours ; chacun doit en prendre son parti. Si on le souffre encore chez nos aînés, en considération de l'habitude, de leur science, de leurs talents, des services rendus, les jeunes doivent s'attendre aux sifflets et aux sarcasmes, s'ils ne font mieux.

Dans un pays comme le nôtre où nous n'avons ni académies, ni instituts, ni lieu de réunion pour les gens instruits de différentes professions, où l'on se rencontre à peine en société à de rares intervalles et toujours dans le même cercle restreint, il faut, je l'avoue, une forte dose de courage et de persévérance pour parvenir à un résultat marqué dans la prononciation du français et même pour saisir le charme du beau langage et l'importance de nous le rendre familier. Il faut un peu voyager ou rencontrer des étrangers de distinction pour nous aiguillonner et exciter notre désir de bien faire.

L'indifférence d'un grand nombre de personnes instruites à ce sujet est un mal contre lequel il faut s'insurger. Quand j'entends des hommes savants et doués du talent de la parole parler de la gloire de nos ancêtres, du *devoir* (devoir), des tempêtes, des fêtes, (prononcés ancêtres, tempêtes, fêtes) ; lorsque je les vois hésiter à faire une liaison qui leur semble prétentieuse et qui est de rigueur, dire : parlér (ent) en vainqueurs, un moi (s) après, marche (r) avec courage, asse (z) aimé ; leur (h)aine, leur (h)auteur, chercher pour chercher, personne pour personne, etc., je ne me puis me défendre de regretter que leur éducation ait été aussi négligée dans les collèges où ils ont fait leurs études, et que ces défauts ne soient pas signalés davantage dans la presse qui est la seule tribune que nous ayons.

Constatons avec joie que la réforme du langage est commencée dans quelques-uns de nos collèges, où les professeurs du reste, venus en grande partie de la France, ont toujours bien parlé : je veux dire le collège de Montréal et celui des Jésuites ; ils ont eu pendant quelques années un excellent professeur d'élocution qui a fait un bien incalculable, M. D'Anglars ; il est retourné en France, et j'ignore s'il a été remplacé. Tous les collèges devraient avoir un bon professeur d'élocution ; le maître est absolument nécessaire. Déjà l'on peut dire, à la prononciation des jeunes gens, s'ils viennent d'un des collèges de la ville ou de la campagne, et la différence n'ira que s'accroissant davantage, si l'on n'y pourvoit de suite.

Il faut encore que les professeurs ne dédaignent point de prendre eux-mêmes des leçons, et qu'ils ne passent aucune faute de prononciation ou de français aux élèves soit en classe, soit en récréation. Il ne suffit point de fortes études ; il faut encore les relever par le charme du langage sans lequel les plus forts arguments et le style le plus fleuri seront toujours froids, fatiguants et sans effet. J'en dirai autant aux parents qui trop souvent ne font aucune attention au parler de leurs enfants.

Ce n'est pas que l'on doive tomber dans l'affectation qui est aussi blâmable que la négligence outrée et plus ridicule encore. Il n'est de mise nulle part de dire, par exemple, la *congrégation*, pas plus que la *congrégation* pour la *congrégation*. Il y a un juste milieu en tout que l'on n'apprendra qu'avec un bon maître qui aura appris non dans les livres, mais dans la bonne compagnie.

Nous avons encore certes beaucoup de chemin à faire pour arriver à la perfection ; mais les succès obtenus sont un gage de ceux que nous ne manquerons point de faire.

Il existe au milieu de nous une bonne école où nous pouvons nous instruire une fois par semaine au moins ; c'est au sermon du dimanche donné à Montréal, et ce sermon se fait toute l'année, excepté durant les mois de juillet et d'août qui sont mois de chômage dans quelques-unes de nos églises paroissiales de Montréal, chômage accordé, dit-on, pour ne point troubler les citoyens au milieu de leurs plaisirs durant la belle saison des pique-nique et des excursions ; c'est une attention très délicate, et qui vaut bien un sermon sans doute.

Maintenant, que l'on ne se méprenne pas. Si je cite nos prédicateurs comme ayant en général une bonne prononciation, je n'entends pas dire que leur débit doit toujours être imité. Sur ce point, je fais mes

réserves et regrette encore davantage l'absence du maître d'élocution dans nos collèges et séminaires.

Mais Paris ne s'est pas fait dans un jour, et il serait déraisonnable d'exiger que tout se fasse à la fois. La palme néanmoins appartiendra aux maisons d'éducation qui prendront les devants.

JEAN —

## DE L'INSTRUCTION PRATIQUE

(Suite et fin.)

### III

Nous disons qu'il faut la littérature, couronnée par de fortes et sérieuses études philosophiques. Et nous entendons ici ce mot *littérature* dans son acception la plus large, ou plutôt nous irons jusqu'à dire que nous voulons l'étendre à tout ce qui n'est pas du domaine des sciences naturelles ou exactes ; en sorte qu'il embrasse, non-seulement la composition littéraire et l'éloquence, dont l'élève apprendra et appliquera les principes dans sa langue maternelle, mais encore l'étude comparée des divers idiomes, l'étude de l'histoire particulière et universelle, et enfin, comme couronnement et clef de voûte de tout l'édifice, une étude approfondie et la plus pratique possible de la philosophie. Non, mesdames et messieurs, à moins d'appartenir à cette école d'utilitaires dont les vœux semblent ramper au ras du sol, dont les aspirations sont resserrées et comme étouffées dans des bornes si étroites ; à moins d'être prêt à avouer que l'on ne comprend rien à la vraie destinée du jeune homme, à ce qui doit constituer son véritable bonheur, on ne peut point rejeter de l'enseignement ces études qui doivent si puissamment contribuer à développer et fortifier son intelligence, à élargir son cœur, à polir ses manières, à embellir son existence tout entière. Donc, mon jeune ami, vous qui voulez être initié à toutes les nobles connaissances où l'esprit humain puisse aspirer, vous qui voulez vivre de la vie de l'homme raisonnable, et ne prétendez pas vous contenter d'une espèce de félicité toute naturelle, toute matérielle, je dirais, toute animale, vous irez demander les délectations que procure la contemplation du beau idéal à tous ces maîtres de l'art qui en ont orné leurs écrits ; vous irez former et épurer votre goût auprès des Homère, des Sophocle et des Euripide, auprès des Virgile et des Horace, auprès des Fénelon, des Corneille et des Racine, auprès des Shakespeare, des Milton et des Walter Scott. Vous irez apprendre l'art de parler avec conviction, persuasion, chaleur et efficacité aux grandes écoles des Démosthène et des Cicéron, des Chrysostome, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Bossuet, des Berryer et des Edmund Burke. Vous vous souviendrez que l'histoire a été, avec raison, appelée la *grande préceptrice du genre humain* — "magistra vita," dit Cicéron — et vous irez puiser dans son sein tous ces graves et salutaires enseignements dont elle est "un fertile trésor," dont l'étude mirra de bonne heure votre esprit et vous permettra, jeune encore, d'acquiescer cette expérience des choses de la vie qui, autrement, vous viendrait trop tard. Vous apprendrez de l'Aigle de Meaux comment on peut grouper en un faisceau tous les grands événements qui se sont accomplis depuis l'origine des temps, et comment on peut voir la Providence Divine toute sage et toute puissante, planant au-dessus de toutes choses, rétablissant les équilibres rompus, faisant servir au bien général les erreurs mêmes et les fautes, ramenant tout à l'ordre, remplaçant tout dans son état normal. Vous irez enfin éclairer votre esprit au flambeau de la philosophie antique, qui ne répand encore qu'une lueur vacillante et douteuse, et vous contemplez avec délices la lumière du plein jour dans l'étude de la philosophie chrétienne des Augustin, des Thomas d'Aquin et des Zigliara. Oui, vous apprendrez toutes ces choses, et par là vous éclairerez, ornerez, embellirez votre intelligence, vous fortifierez votre volonté, vous vous préparerez et vous mettez en réserve pour l'avenir ces délicates et intimes jouissances que la fortune est impuissante à procurer. Vous apprendrez toutes ces choses, dis-je, et par là vous vous rendrez apte à remplir votre rôle social, non-seulement avec profit, mais encore avec agrément pour vous-même et pour les autres.

### IV

Mais nous l'avons déjà dit, mesdames et messieurs, et nous le répétons avec assurance et sans hésitation, il ne suffit pas au jeune homme d'être initié à ces connaissances que l'on désigne spécifiquement sous le nom de *classiques* ; il faut qu'il y joigne l'étude des sciences naturelles et exactes. Nous l'avons déjà dit aussi, nous ne sommes pas d'opinion que ces notions scientifiques puissent, à elles seules, constituer un programme d'instruction pratique, mais nous disons qu'elles n'en ont pas moins été, de tout temps et avec raison, considérées comme un supplément nécessaire aux notions littéraires. Et pourquoi s'objecterait-on à l'enseignement des sciences, même dans nos collèges classiques ? Les Mathématiques, la Physique, l'Astronomie, la Géologie, la Minéralogie et toutes les sciences natu-

relles ne contiennent-elles pas, elles aussi, les germes féconds du vrai, du bien et du beau, et l'intelligence humaine doit-elle rester étrangère à toutes ces choses qui sont proprement de son domaine ? Doit-elle se priver de prendre cette nourriture, qui est sienne, n'importe où elle se trouve ? N'est-ce pas une partie essentielle de l'instruction pratique d'enseigner à l'esprit à trouver et à s'adapter le vrai, le bien et le beau, répandus avec profusion dans ce vaste univers, à mesure qu'elle lui en apprendra l'existence par l'étude approfondie des grands maîtres ? La création n'est-elle pas un grand livre ouvert devant nous dont toutes les pages nous livrent les merveilles issues des mains du Tout-Puissant, et, à moins qu'il ne sache lire dans ce livre et ne le comprenne, le jeune homme peut-il prétendre avoir reçu une instruction pratique ?

"And Nature, the old nurse took  
The child upon her knee,  
Saying : 'Here is a story-book  
Thy Father hath written for thee'."

(Tribute to Agassiz.)

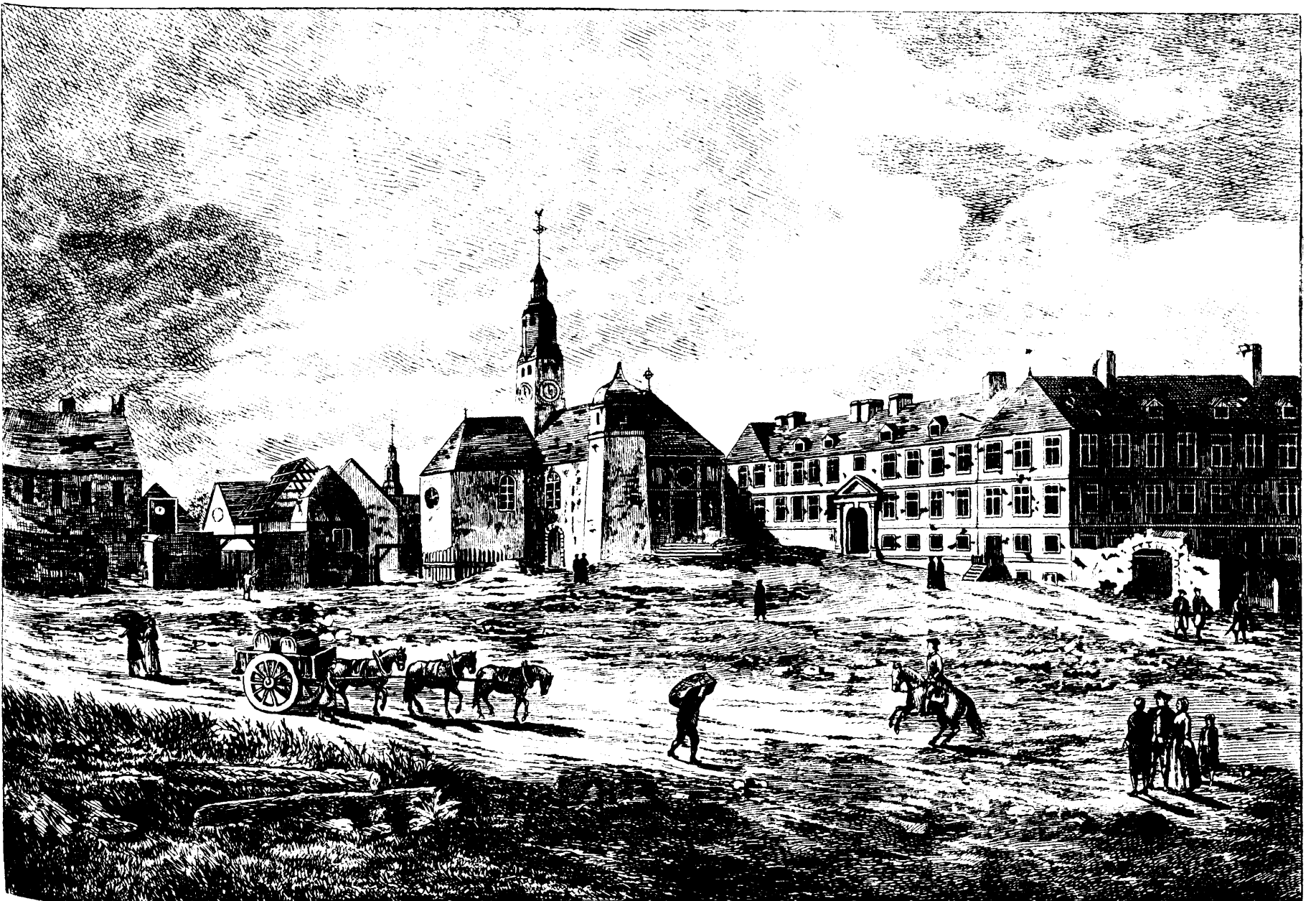
disait Longfellow en parlant de son savant ami Agassiz ; et voilà bien aussi ce qui est dit à tout homme qui prétend posséder de l'instruction. Il ne lui suffit pas de pouvoir lire et comprendre les pages imprimées de ses livres, il lui faut encore pouvoir lire et comprendre ces compositions harmonieuses et vivantes, conçues par l'Intelligence suprême, inscrites dans la nature en traits éclatants et dont le Créateur déroule à ses yeux le merveilleux volume. Ah ! je le sais, mesdames et messieurs, il s'est rencontré des hommes, mus par la haine ou par d'autres sentiments encore moins avouables, qui ont crié sur les toits que l'Eglise est l'ennemie-née du progrès scientifique. Pour toucher du doigt la fausseté de cette assertion, il suffit de jeter un regard impartial sur les pages de l'histoire, ancienne et moderne, et l'on voit Albert-le-Grand, Thomas d'Aquin, Descartes, Cuvier, le P. Secchi, M. René Pasteur et des myriades d'autres savants, également illustres, se lever de toute leur hauteur pour protester contre cette calomnie. Non, l'Eglise de Jésus-Christ n'est pas l'ennemie de la science ; en faits et en paroles, elle ne cesse de s'en proclamer la mère et la protectrice. Elle veut que ses enfants soient initiés à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est beau et bien, sur le terrain scientifique comme dans le domaine littéraire. Oui, telle a été de tout temps sa volonté manifeste et expresse, et aujourd'hui que le courant tend presque exclusivement de ce côté, maintenant que la science a pris un essor jusqu'ici inconnu et s'avance à pas de géant dans la voie des découvertes, l'Eglise ne veut point que ses enfants soient les derniers à suivre ce grand mouvement. Tout au contraire, par la voix de ses vénérables et sages Pontifes, Pie IX et Léon XIII, elle proclame bien haut son désir de voir les catholiques s'appliquer ardemment à l'étude de toutes les sciences, mathématiques, physiques, sociales et naturelles, ne fût-ce que pour être en état de résister aux séductions de la fausse science, pour être à même de la confondre et de faire crouler cet échafaudage, qu'elle semble avoir élevé tout exprès pour escalader le ciel et détrôner le Tout-Puissant lui-même : "Je m'élèverai jusqu'aux cieux, j'exhausserai mon trône par delà les étoiles de Dieu... et je serai semblable au Très-Haut." (Is., xiv, 14). Je dis plus, mesdames et messieurs. Voyant que cette diffusion de la science a été et est encore, pour la société moderne, la source de certains progrès matériels, à ce titre même, l'Eglise n'hésite point à lui prêter son appui et à encourager ses fils à y travailler, eux aussi, à y contribuer de toutes les forces de leur intelligence, sans franchir, néanmoins, les justes bornes de ce domaine qui est circonscrit par les droits inaliénables du Verbe Incarné et de son Infaillible Epouse. Arrière, encore une fois, les calomnieux et leurs odieux mensonges ! L'Eglise n'est point l'ennemie, mais, au contraire, elle est l'amie la plus dévouée et la plus éclairée de tout ce qui constitue le véritable progrès de la société aujourd'hui et demain, comme hier et il y a mille ans. "L'Eglise, disait naguère un orateur célèbre à la Chambre française, l'Eglise ne saurait montrer pour le présent moins de sympathie ni de condescendance maternelle que pour les âges précédents. Car si elle est de tous les siècles par l'immuable vérité de sa doctrine, elle est de chaque siècle par le concours qu'elle lui prête ; et, si elle est de tous les pays par son principe supérieur à toute nationalité, elle est de chaque pays par l'amour qu'elle inspire à ses enfants pour leur patrie terrestre. Voilà pourquoi nulle transformation des sociétés humaines ne saurait l'effrayer, et, pourvu que la justice et la vérité ne perdent aucun de leurs droits, il n'est pas de peuple qu'elle ne soit prête à serrer sur son sein pour l'envelopper de lumière et d'amour." (Mgr Freppel.)

### V

Donc, mesdames et messieurs, il ne saurait y avoir aucune objection à ce que l'on enseigne toutes les sciences dans nos collèges classiques : l'Eglise, notre infaillible mère, nous y autorise et nous en manifeste son désir. Il y a plus. Tout nous dit qu'il faut aujourd'hui faire la part, considérablement plus large à cet enseignement scientifique : le courant d'idées qui traverse



MGR. PERRAUD, ÉVÊQUE D'AUTUN (FRANCE)  
ÉLU ACADÉMICIEN LE 8 JUIN



QUEBEC EN 1750—L'ÉGLISE ET LE COLLÈGE DES JÉSUITES

le monde, la nécessité de rendre possible pour le jeune homme les rapports sociaux avec ses contemporains et le besoin d'échanger ses vues, le nouvel essor donné, dans notre jeune pays, à l'esprit d'entreprise, et, comme conséquence, les avantages inappréciables que peut procurer cet enseignement, puisqu'il ouvrira à tant de jeunes gens des carrières lucratives et mettra ainsi un terme à ce ruineux et désespérant encombrement de nos professions libérales. Je m'adresserai donc à vous de nouveau, mon jeune ami, et je vous dirai : Initiez-vous aux chefs-d'œuvre en tout genre de Rome et d'Athènes, de Paris, de l'Angleterre et de l'Allemagne. C'est parfait. Mais votre instruction ne sera pas complète, peut-être même toutes les portes du succès resteront obstinément fermées devant vous, à moins que vous ne donniez aussi une attention spéciale à l'étude des sciences. Donc, Botanique, Zoologie, Chimie, Minéralogie, Géologie, Economie Politique, Physique, Astronomie, Mathématiques simples et appliquées, voilà pour vous tout autant de sujets d'études ; voilà le vaste champ ouvert à l'activité de votre jeune intelligence. Travaillez énergiquement et sans relâche à l'acquisition de toutes ces sciences, et vous trouverez dans ces études un nouveau et puissant moyen de développer, d'assouplir, d'orner, d'enrichir vos facultés intellectuelles. Travaillez à l'acquisition de toutes ces sciences : ces études vous mettront en état de saisir les merveilleuses harmonies de la création, et, bientôt, tout, depuis l'animalcule perdu dans l'immensité de sa goutte d'eau, jusqu'à l'aigle qui s'en va, d'un vol hardi, se perdre, lui aussi, dans les plus hautes régions de l'atmosphère, tout vous parlera de la sagesse et de la puissance sans bornes d'une main créatrice, et les jouissances que vous goûterez alors vous sembleront un reflet ou un avant-goût de la félicité infinie. Travaillez à l'acquisition de toutes ces sciences et, bientôt, vous serez en état de vous rendre utile à votre pays, au monde entier peut-être, tout en vous créant pour vous-même, personnellement, une position sociale des plus enviables. "Mais, dira-t-on, est-il possible, sans s'exposer à surmener son intelligence, d'initier le jeune homme à toutes ces notions scientifiques, pendant qu'il s'applique à son cours de littérature ?" Basés sur les données de l'expérience, nous sommes en mesure de répondre affirmativement à cette question. "Et, à quel point, à quel degré du cours, demandera-t-on encore, devra être placée l'étude de ces sciences ? Faudra-t-il les grouper toutes en faisceau, et les faire pénétrer, bon gré mal gré, dans la mémoire, sinon dans l'intelligence du jeune homme, ou, devra-t-on les échelonner le long du cours d'études, en sorte que l'enfant, dès sa première année de collège, soit initié à une branche, et passe ensuite en revue, à mesure que les ans s'écoulent, les divers départements de ce grand domaine scientifique ?" ... Des motifs de la plus haute importance et en trop grand nombre pour que nous songions à vous les énumérer aujourd'hui, nous ont convaincus que la dernière de ces deux méthodes est de beaucoup la plus sage. Quelle puissante auxiliaire, par exemple, ne sera point pour le jeune littérateur qui va se mettre à composer, la connaissance de la géographie physique, de la botanique et de la zoologie ! Quelle source abondante, quelle riche mine de comparaisons, d'allégories, d'expressions variées et précises il a déjà à sa disposition ! Et, quoique tout jeune, voyez cependant comme il a de l'initiative ! combien peu il a l'air embarrassé en présence de cette page encore vierge ! C'est que déjà l'étude des sciences, unie à celle de la littérature, a rempli son esprit d'idées fraîches et variées, qui ne demandent qu'à se produire au grand jour. Et puis, lui sera-t-il permis, au bout de trois ou quatre années de séjour dans un collège classique, de venir nous parler du *calice aux brillantes couleurs de la fleur printanière*, et de la *piqûre d'un serpent* ? de nous représenter comme le plus gros des poissons un mammifère tel que la baleine ? lui sera-t-il permis de laisser s'épanouir sur sa figure un sourire inintelligent, quand on fera devant lui allusion au *carré de l'hypoténuse*, à la *quadrature du cercle*, au *mouvement perpétuel*, ou autres expressions également banales ? Lui sera-t-il permis, dis-je, au bout de trois ou quatre ans d'étude, d'ignorer ces choses élémentaires, de confondre *l'équerre et le compas*, de prendre, comme Pradon, la métaphore et la métonymie pour des termes de chimie ? ...

Mais, je m'aperçois, mesdames et messieurs, que je me suis, malgré moi, laissé entraîner bien au delà des bornes que je m'étais prescrites. Il ne me reste qu'à m'adresser à votre grande indulgence pour obtenir mon pardon. J'ai été indiscret, j'en conviens, en surtaxant ainsi votre bienveillante attention ; mais je dois aussi, en terminant, avouer ingénument que j'aurais aimé à développer encore davantage, à traiter plus au long cet important sujet de l'instruction pratique. Après avoir mis sous vos yeux le côté abstrait, pour ainsi dire, de la question, j'aurais été heureux d'essayer de vous introduire dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la classe d'un professeur qui s'est familiarisé avec ces idées d'enseignement pratique. Et puis, je sens que, pour compléter ce qu'il y aurait à dire, il importerait également de parler de l'éducation pratique telle qu'elle doit et peut être donnée sous la bienfaisante influence du christianisme. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il le plaisir

de traiter devant vous de toutes ces grandes et intéressantes questions. Mais, il est temps de mettre un terme à ces quelques réflexions, et je m'estimerai heureux si, après vous les avoir communiquées, je puis emporter avec moi le témoignage que j'ai réussi, au moins dans une certaine mesure, à me faire l'interprète de notre vénéré Supérieur et de ceux avec qui je partage, au sein de cette institution, la difficile mais noble tâche de faire participer vos chers enfants aux bienfaits d'une instruction pratique.

### EXPRESSIONS À NOTER

Le correspondant LA-MI n'a pas voulu me comprendre. Pour moi, j'ai voulu dire simplement que le mot *Bande*, désignant un corps de musique, est une vieille expression française, et non point un anglicisme, comme le veulent nos anglophobes. Larousse, dans son encyclopédie, veut que cette expression soit empruntée aux Italiens qui disent *La Banda*, pour désigner un corps de musique, et il ajoute qu'elle renaît actuellement en France. Horace l'avait dit avant lui :

*Multà renaescentur quæ jàm cecidere...*

"Bien des mots renaissent qui, depuis longtemps, étaient tombés en désuétude."

Le correspondant LA-MI doit savoir également que foule d'expressions modernes ont, en même temps, une signification noble, honnête, si je puis ainsi parler, et une signification basse, triviale.

Prenons, au hasard, un mot des plus anodins qui nous servira d'exemple—on pourrait en citer par centaines : *Girouette*, disent les dictionnaires, est une banderolle de fer-blanc, tournant sur pivot dans un lieu élevé, pour indiquer la direction du vent. Mais *Girouette*, d'après les mêmes dictionnaires, veut dire aussi un homme ou une femme qui n'ont pas d'opinion à eux, des gens "de peu de foi," des "pas grand'chose," si l'on veut.

Vu que *Bande* signifie quelquefois "réunion de vauriens," et que les musiciens sont, en général, des gens fort honnêtes et inoffensifs, je propose un compromis au correspondant LA-MI. Nous appliquerons, désormais, en Canada, le mot *Bande* aux réunions de musiciens qui jouent faux, et nous les appellerons : "*Bandes d'écorcheurs d'oreilles*." Pour ceux qui jouent juste, nous garderons les expressions : "*Corps de musique*," "*Fanfare*," "*Harmonie*," etc., etc.

Je suis bien sûr que le correspondant LA-MI jouera juste, quand il aura bien appris la clarinette, car il a le sentiment de sa dignité, et c'est bien de sa part.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

### LETTRÉ D'UN MISSIONNAIRE

LAC ABITIBI, 9 Juin 1882.

MON CHER M. JULIEN,

C'est au milieu d'une tempête de grêle et de neige, et parmi les grondements des vagues du fougueux Abitibi, que suivant la formule, chère à nos bons Canadiens, je mets la main à la plume pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes Dieu merci. Comme il s'est passé beaucoup d'événements depuis notre dernière entrevue, je n'entreprendrai pas de vous en faire l'histoire universelle, mais je me contenterai de vous donner un aperçu général de mon itinéraire depuis Ottawa, au collège duquel je devais une visite spéciale, puisque c'est là qu'il m'a été donné de passer les plus belles années de ma vie à faire mon éducation de religieux et de missionnaire. Il convenait d'aller serrer une dernière fois la main à tant de bons amis qui me suivent de la pensée et du cœur, jusque vers ces régions glacées où m'appellent la sainte obéissance et le salut des âmes. Le 5 mai je quittais Ottawa pour Pembroke et Mattawan. Mais arrivé dans cette nouvelle ville, on m'annonce que je dois attendre la débâcle du lac Temiskaming avant de m'aventurer sur les frêles canots d'écorce, seuls véhicules désormais laissés à la disposition du voyageur. Ce retard fut pour moi une bonne fortune, car il me mit à même d'aller faire une petite mission à mes compatriotes les *Québécois* qui travaillent sur le chemin de fer du Pacifique, dans le voisinage du Lac Talon. Je pus réunir plus de six cents de ces braves catholiques pour une grande messe célébrée avec toute la pompe possible au milieu de la forêt ; car la chapelle de la mission n'aurait jamais pu contenir une semblable multitude. Pour élever notre basilique provisoire, chaque *foreman* se fit un plaisir de mettre ses gens à ma disposition. En moins d'une heure, chicots, broussailles et fredoches inutiles disparurent comme par enchantement pour faire place à des sièges rustiques, mais aussi confortables qu'on pouvait en fabriquer avec des troncs d'arbres renversés. Pendant que des bras vigoureux aplanissaient le terrain et dessinaient l'enceinte par une haie de verts sapins, des dames obligeantes décoraient avec goût le sanctuaire et l'autel, où la verte mousse et les banderolles multicolores faisaient tous les frais d'une gracieuse architecture. Ici se distinguèrent spécialement madame Lamothe, dont le mari est *foreman* sur la ligne, et madame Sinclair, de Rimouski, dame

bien connue de ses compatriotes pour être l'âme de toutes les œuvres de charité. Je regrette de ne pouvoir consigner ici le nom de mes chantes, vu que mes notes ont été perdues dans un rapide de l'Ottawa. Ils étaient au nombre de huit, l'élite des maîtres chantes d'en bas de Québec, et je vous assure que si l'orgue manquait on ne s'en aperçut guère. Après le saint sacrifice, ce fut un devoir bien doux pour moi d'adresser quelques mots d'encouragement à ces chers Canadiens des provinces les plus franchement catholiques de notre pays. Que Dieu bénisse leurs courageux efforts et surtout conserve toujours en leurs cœurs cette foi vive et intacte qu'ils ont reçue de leurs pieux ancêtres. Peut-être que dans les desseins de la Providence, ils sont appelés vers ces nouvelles et fertiles régions pour y implanter avec leur colonie la religion et les mœurs si pures qui font la gloire de notre population agricole. En effet, pourquoi l'élément français et catholique ne profiterait-il pas de cette belle occasion de s'implanter dans la province d'Ontario, dont il paraît avoir été exclu jusqu'à présent par la force des circonstances. Un espace immense des terres les plus fertiles encore inoccupées, s'ouvrent en ce moment par le tracé du Pacifique. C'est le temps décisif ; si nos Canadiens ne se hâtent, de nombreux rivaux les devanceront et nous pourrions le regretter trop tard.

En attendant la réalisation de ces souhaits, retournons à Mattawan. Nous sommes au jour de l'Ascension, le lac Temiskaming est libre, mais aucun canot ne fait son apparition. Pourtant le temps presse où il faut partir. En désespoir de cause, nous prenons la première occasion qui s'offre de nous transporter jusqu'à la tête du Long-Sault ; et cette occasion, le croiriez-vous, ce fut un *steamboat*. Oui, le premier *steamboat* qui, de mémoire d'homme, ait jamais osé franchir les redoutables rapides qui ferment l'entrée du grand lac Temiskaming. Mais, dans cette navigation d'une nouvelle espèce, il faut bien vous dire que ce n'est pas le *steamboat* qui mène les passagers, mais les passagers qui mènent le *steamboat*. Cela demande une explication : c'est-à-dire, qu'après avoir enlevé la chaudière et tout le mécanisme, qui ont été transportés au Lac l'hiver dernier, M. Latour a confié à une vingtaine d'hommes le soin de monter la coque à force de rame et de cabestan. Le récit de cette navigation aussi hardie que périlleuse ferait une petite épopée digne des temps héroïques du Canada. Qu'il suffise de vous dire que nous primes six jours pour franchir six milles de ce rapide furieux et continu qu'on appelle le Long-Sault. Un cabestan fixé d'étape en étape sur le rivage traînait pouce à pouce le vaisseau rétif sur la pente des cascades écumantes, soulevant et précipitant leurs vagues comme pour tout engloûtir. Le dimanche nous surpris au beau milieu de nos succès. Le vaisseau, tout triomphant de sa course de trois milles à travers les écueils, fut attaché au rivage, pour goûter un jour avec nous le repos du Seigneur. La sainte messe se célébra au pied d'un pin gigantesque, où tous les assistants furent invités à écrire leur nom en mémoire du célèbre événement. En tête brille celui de mon vénérable compagnon apostolique, le R. P. Nédelec, plus connu des voyageurs sous le titre de *Petit Père Brulé*. Viennent ensuite M. Antoine Charrette, agent de M. Latour, et celui de M. James Mulligan, capitaine, de François, métis algonquin, à qui revient l'honneur de commander la manœuvre. Pour les autres, je renvoie le lecteur au pied du gros pin, où il pourra prendre en note les noms de vingt-quatre héros dignes de passer à l'histoire. Le lendemain, la troupe impatiente s'élança avec un nouveau courage, et nous remarquons avec enthousiasme que la marche a doublé de vitesse. L'entraîn est universel, et je ne rougis pas d'avouer que je mets comme les autres la main à la corde, à la rame et au cabestan. Enfin nous voici au pied du remou si redoutable, connu des voyageurs sous le titre de "remou du diable." Ce nom n'a pas besoin de commentaires. Ici il faut redoubler de précaution. Des câbles à toute épreuve sont attachés de chaque bord et tenus au rivage par une dizaine d'hommes, tous les regards fixés sur le moindre signe du général François. Nous étions sur le bord du gouffre, et il s'agissait de passer dans un chenal hors de sa griffe diabolique. Tout allait à merveille lorsque tout à coup, un câble du rivage se détache et en un clin d'œil voilà le *steamboat* emporté par le rapide à un demi mille en bas. Que de peines perdues dans une seule demi minute ! C'est ici que j'admire la patience et la présence d'esprit de nos braves voyageurs. Sans murmurer ni se déconcerter, tous sautent dans les berges et volent au déserteur qui est repris et ramené à sa courte honte, mais non sans avoir couru les plus grands dangers. Cependant le soleil baisse, et notre François a dans la tête de franchir le "Rapide plat" ainsi nommé, parce que pendant trois quarts de mille l'eau descend une pente uniforme de 80 à 100 pieds au moins. Ce n'est rien moins qu'une colline liquide où l'on n'aperçoit à perte de vue que les crêtes écumantes se poussant et se heurtant sans trêve ni relâche. Il n'y a pas à balancer. Aussitôt le cabestan est installé sur une pointe à la tête du rapide et le *steamboat* est lancé au bout d'un câble de plus d'un demi mille de longueur. Porter le câble à cette distance était lui-même un exploit, vu la fureur du courant, qui en centuple la pesanteur. Dans cette dangereuse entre-

prise l'une des berges chavira et trois hommes qui la montaient furent précipités dans le rapide, où nous les pensions perdus sans ressources. Mais tous eurent la présence d'esprit de saisir le câble et furent ainsi sauvés d'une mort certaine. Pour comble d'embarras voilà que tout à coup le steamboat, poussé par la vague, vient s'échouer sur le rivage très plat en cet endroit. Pendant deux heures des efforts inouïs parvinrent à peine à le remettre à flot. Il ne resta à bord, pour l'ascension de ce périlleux rapide, que le général François, le capitaine Mulligan et un manœuvre. Toutes les forces furent concentrées sur le cabestan. Le jour touchait à sa fin et la pluie, menaçante depuis le matin, commençait à nous arroser sans miséricorde. Le cook, installé sur le gazon aux bords du portage, préparait un souper substantiel, mais à l'heure du repas, chose assez rare, personne ne répond à l'appel. Comme disait le bon Lafontaine : " On n'en voyait point d'occupés aux soins de conserver une languissante vie." Tous ne vivaient, ne respiraient et ne travaillaient que pour voir l'issue de l'audacieuse tentative.

Les ombres épaisses de la nuit enveloppent la terre et l'eau, on entend bien le mugissement du rapide et les exclamations de ceux qui tournent le cabestan, mais le pauvre steamboat a disparu à nos regards. On ne reconnaît sa présence au bout du grelin qu'à la tension effrayante de ce dernier. Je mis la main à la manivelle et je puis vous dire, pour y avoir goûté, qu'il y avait au bout de la ligne un poisson plus robuste que les truites du lac Timigami. Un demi mille de câble à rouler pouce par pouce, avec la lenteur d'une aiguille de montre, figurez-vous combien long nous en roulions à la minute, et combien d'heures ces pauvres gens durent s'échiner sur le cabestan avant de prendre leur souper. A cela ajoutez une pluie battante, l'inquiétude de voir à chaque instant le câble se rompre et toutes nos espérances englouties dans l'abîme, et vous aurez une idée de notre situation. Enfin, vers les onze heures, nous sentîmes le câble se relâcher un peu, le steamboat était entré dans le remou, et quelques minutes après, les cris de : *snob ! snob !* nous indiquaient que le vaisseau touchait au port. Toutes les fatigues furent oubliées, et le souper, si longtemps méconnu, reçut ample apologie. Une des berges fut renversée en face d'un feu pétillant et ce fut là le toit hospitalier où péle-mêle nous dûmes passer le reste de la nuit. Au petit jour, debout encore et à l'ouvrage. Nous sommes aux portes de Temiskaming, il ne reste plus qu'un demi mille à franchir, mais ce sont deux des plus redoutables rapides : *Lilet* et *Tête*. Instruits par l'expérience de la veille, nous redoublons de prudence et de précaution. Mais dans le premier de ces rapides, ce qui nous embarrasse le plus, c'est le peu de profondeur de l'eau. Il semble que si nous pouvions franchir ce pas le reste ne sera rien. Des câbles sont tendus de nouveau de çà et de là. Ceux de terre sont enroulés autour des arbres, et ceux du large attachés à des billots entassés les uns sur les autres sur la pointe d'un banc de rochers. Tout va bien. Le vaisseau s'avance avec orgueil à travers mille petites vagues plus tapageuses que tracassières, et il semble se moquer de leur petites colères. Mais les petits ennemis sont souvent plus à redouter que les grands. Au moment où s'achevait les dernières vagues du rapide, ne voilà-t-il pas, par malheur, que les billots cèdent à la tension du câble, l'amarre du cabestan, surprise par une violente secousse, se rompt tout à coup, et en moins de temps que je n'en prends à l'écrire, le steamboat part à la dérive, va heurter sur un banc de roche, fend sa quille, rompt son gouvernail, et roule à la renverse. L'eau entre de toutes parts, et le bagage est en un instant submergé. Figurez-vous la consternation générale : Périr si près du port ! Les berges accourent, sauvent en toute hâte la cargaison, et le pauvre naufragé est là, sur le côté, attendant sa sentence de vie ou de mort. Quelques-uns prétendent que le vaisseau est brisé sans ressources, mais les autres ne veulent pas perdre espoir, jusqu'à ce qu'on ait constaté la profondeur du mal. Qui n'aurait été découragé ! Cependant, point de faiblesse. De nouveau tous se remettent à l'œuvre, parviennent à tirer le vaisseau à terre, sondent ses blessures et constatent avec consolation que la coque n'a aucun dommage sérieux. On calfeutre les plus larges fentes et encore une fois voilà notre fameux *Mattawan* à lutter contre le rapide, que cette fois il traverse en vainqueur. *Finis coronat opus* : il y en a encore un autre à franchir, mais celui-là, c'est le dernier. Il nous prit une demi journée d'efforts et d'adresse. François fit preuve ici d'une habileté hors ligne. Tous les dangers furent prévus et conjurés avec une tactique digne de Napoléon. Enfin, le 24 mai au soir, fête de Notre Gracieuse Souveraine, le steamboat *Mattawan* faisait son entrée triomphante sur le lac Temiskaming au milieu des hurra et des cris de victoire. Comme il se sent fier, notre petit *Mattawan* ! comme il est beau à voir glissant comme le cygne sur le crystal limpide du grand lac ! Les chants et les propos joyeux ont remplacé les grincements du guindeau et les grondements du Long-Sault. Nous filons entre deux rangées de hautes montagnes, où les premiers souffles du printemps font poindre une brillante verdure. C'est une journée radieuse. Enfin, nous arrivons au moulin de M. Latour, à 25 milles environ de la tête des rapides. Là, nous trou-

vons sur le chantier un autre steamboat bien plus gros que le *Mattawan*, et qui sera prêt à marcher dans un mois, dit-on.

Le lendemain, un petit esquif nous rendait, mon compagnon et moi, à notre chère solitude de Temiskaming, en face du fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Quelques jours passés à me préparer, et je repars pour les régions septentrionales d'où je vous écris en ce moment. Comme j'ai déjà été trop long, je vais conclure pour ce soir, me proposant de vous envoyer la suite de mon voyage par la prochaine malle.

Au revoir.

C. A. M. PARADIS, P<sup>tr</sup>e., O.M.I.,  
Missionnaire.

## L'ILE PERROT ET SES ENVIRONS

ESSAI HISTORIQUE

(De 1672 à 1872)

PAR T.-NAP. LE MOYNE, P<sup>tr</sup>e., BEAUHARNOIS

### PREMIÈRE PARTIE

#### Histoire civile

(Suite)

*Seigneurie et village de Vaudreuil. L'Île-aux-Tourtes*

La seigneurie de Vaudreuil est située à l'ouest de celle de l'île Perrot.

L'acte de concession, signé par le chevalier de Callier, Beauharnois, Hauteville, et contresigné par Trehart, en date du 20 octobre 1702, est adressé à Philippe de Rigault, chevalier de Vaudreuil et de l'ordre militaire de St-Louis, capitaine des vaisseaux du roi et gouverneur de Montréal. Cette acte lui accorde " la moitié " d'une langue de terre située au lieu de la dite Pointe-aux-Tourtes, contenant quatre lieues de terre de front " sur une lieue et demie de profondeur, au plus large " de la dite langue de terre et une demie lieue au plus " étroit, avec les isles, islets et batures adjacentes, à com- " mencer vis-à-vis de la dite Isle-aux-Tourtes joignant " icelle pareille concession accordée au sieur de Sou- " lange..." (1)

L'an 1716, le 5 mai, la ratification de cette concession fut faite en faveur de Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, premier gouverneur-général du nom. (2)

C'est sous son fils, Pierre de Rigaud, que le Canada passa à l'Angleterre. On connaît l'habileté et la bravoure que ce dernier gouverneur français déploya contre les forces anglaises.

Les sieurs Cavagnal et Pierre-Frs. de Rigaud héritèrent de la seigneurie vers 1730. (3)

Après la conquête, le marquis Michel-Eustache-Gaspard Chartier de Lotbinière (né en 1733, mort en 1799), devint acquéreur des seigneuries Rigaud-Vaudreuil.

Son fils, Eustache-Gaspard-Michel Chartier de Lotbinière, hérita des seigneuries Vaudreuil, Rigaud et Lotbinière, ainsi que du titre de marquis. Il est mort en 1821.

Mademoiselle Marie-Louise-Josepte, fille héritière du précédent, épousa, en 1823, Robert-Unwin Harwood. Elle fut laissée veuve en 1863.

Leur fils, le colonel Antoine Chartier de Lotbinière Harwood (né en 1825), est le seigneur actuel de Vaudreuil. Il est marié à mademoiselle de Bellefeuille.

\* \*

Le village de Vaudreuil est à six milles de la Pointe-aux-Cascades.

Le manoir seigneurial est à un mille et demi du village, près des rapides, et à une petite distance de la *Pointe-Cavagnal*.

Bouchet nous dit qu'avant 1815, il y avait un bac régulier qui traversait entre Sainte-Anne et le manoir. C'était la route ordinaire pour le Haut-Canada.

Dans la seigneurie de Vaudreuil est comprise la petite Île-aux-Tourtes ; c'est une relique de l'histoire. En effet, on y peut encore voir les vestiges de la mission sauvage que le Séminaire de Ville-Marie avait fondée à cet endroit de l'embouchure de l'Ottaouais, il y a deux cents ans. Cette île avait été choisie, vu qu'on y aborde facilement et qu'elle était sur le passage naturel des sauvages lorsqu'ils descendaient au fort Ville-Marie ou à La-chine.

Les circonstances forcèrent plus tard les prêtres de Saint-Sulpice à transporter leur mission de l'Île-aux-Tourtes, au lac des Deux-Montagnes. Vu que cet établissement était pour favoriser la conversion des sauvages Nipissingues, et que les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, sous la supériorité de Sœur Marguerite Le Moine décidèrent, l'an 1720 ou 1721, la translation (4) de leur mission pour les sauvagesses de la même

nation du Sault-au-Récollet au lac des Deux-Montagnes, il semblait désirable de rapprocher ces deux missions. C'est ce qui fit abandonner celle de l'Île-aux-Tourtes vers cette même époque. Cette mission comprenait huit ou neuf cents âmes, dont cent cinquante guerriers toujours prêts à arrêter les nations ennemies dans leurs hostilités contre Ville-Marie lorsqu'elles descendraient la rivière des *Otaoua*.

*Seigneurie de Soulanges—Cascades—Villages des Cèdres et du Coteau-du-Lac*

Êtes-vous touriste par goût ?

De l'île Perrot vous n'avez qu'un pas pour aller toucher la Pointe-des-Cascades. C'est la nature dans toute sa beauté. Ça et là des îles et îlots qui brisent le courant. Si j'étais littérateur !...

A cette Pointe-des-Cascades vous trouverez l'Île-aux-Chevaux, l'Île-Ronde, et plus haut, au-dessus de la Chute-aux-Bouleaux, la Grande-Île ; ce sont les principales.

La plupart de ces îles furent comprises dans la concession de la seigneurie de Soulanges, comme on le voit par l'acte fait en faveur de Pierre-Jacques Joybert, en date du 23 octobre 1702. Sa teneur se lit comme suit : " Une langue de terre scituée au lieu dit les Cascades, " contenant quatre lieues de terre de front sur une lieue " et demie de profondeur au plus large de la dite langue " de terre et une demie lieue au plus étroit ; à com- " mencer à la pointe des dites Cascades en montant, " joignant la dite terre celle accordée à monsieur de " Vaudreuil, gouverneur de Montréal, avec l'île dite des " Cascades et les autres isles, islets et batures adja- " centes... avec droit de chasse, pesche et traite avec les " sauvages..." (1)

Ces lieux, de même que tous les environs de l'île Perrot, sont encore fameux chez les hommes du sport.

Cette seigneurie est passée dans la famille de Beaujeu (1752) par l'alliance de Ls.-Lienard-Villemonde de Beaujeu avec Mlle Marie-Geneviève de Lougueuil, fille de Paul-Jos. Le Moyne, chevalier de Longueuil, et de dame Marie-Geneviève Joybert de Soulanges. (2)

Ce fief noble fut l'héritage successif de Jacques-Philippe-Saveuse de Beaujeu, et du comte George-Réné-Saveuse de Beaujeu. Ce dernier, alors qu'il était seigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil, mourut à son manoir du Coteau-du-Lac en 1865. Son fils, Raoul-George-Léobald-Guichard-Humbert, en est le seigneur aujourd'hui.

Sur la pointe nommée le Coteau-des-Cèdres, se trouve le village de Saint-Joseph des Cèdres, pittoresquement situé sur la rive nord du grand fleuve. Son existence date de 1757, alors que le chevalier militaire de l'ordre de St-Louis, Paul-Joseph Lemoine, seigneur de Soulanges, présenta une requête à l'intendant Vaudreuil, désirant établir sur le coteau un bourg " afin d'y placer un certain nombre d'ouvriers, comme forgerons, charpentiers, etc., qui seront en état de fournir aux dits habitants les outils et instruments d'agriculture qu'ils sont obligés de venir chercher à Montréal..." (3)

A cette requête, il y eut ordonnance signée de Vaudreuil et de Bigot.

Le village est à cinq milles de la Pointe-des-Cèdres. En 1815, il était formé de quarante maisons, dit Bouchet, et possédait une belle église. Celle qui a été élevée dernièrement par le zèle de Messire Plessis Bélaire, est une des plus belles de cette partie du pays.

A la Pointe-des-Cascades se trouve l'Île-des-Cascades et plusieurs autres, comme nous l'avons dit.

C'est pour éviter ces chutes et ces rapides si violents, occasionnés par les îles, qu'a été construit le canal militaire des Cèdres, pourvu d'écluses et ayant cinq cents verges en longueur. Il est à présent abandonné. Tout vaisseau devait y passer pour atteindre les écluses au " Buisson." (4) A l'entrée du canal, dit Bouchet, (5) était un petit parti de militaires qui s'y trouvaient toujours en garnison (1815).

Arrivés près du moulin " Longueuil," dont les ruines sont encore debout (à un 1/2 mille du village), les bateaux qui montaient le fleuve y étaient déchargés, la cargaison voiturée jusqu'au village des Cèdres, tandis que les bateaux étaient remorqués, à travers les rapides, à force de bœufs et de chevaux. De l'autre côté est la " Chute-aux-Bouleaux." L'effet combiné de ces deux grands courants en fait le passage le plus périlleux entre Ontario et Montréal. Les voyageurs d'autrefois, arrivés là, interrompaient leur chanson favorite :

Laissez passer le raftman,  
Bing, bang, bang,  
Sur la rive bang, bang.

Au Coteau-du-Lac, justement au-dessus de la rivière Delisle, les vaisseaux entraient de nouveau dans les écluses du coteau pour éviter le grand courant entre l'île " Prison " et l'escarpement de la rive. Là on avait à payer les droits sur diverses marchandises exportées au Haut-Canada.

(A suivre.)

(1) Pièces et documents sur la tenure seigneuriale, p. 335.

(2) Hist. des grandes familles françaises du Canada. (L'abbé Daniel, S.S.)

(3) Bouchet, *Topograp. description*. Le château Vaudreuil, à Montréal, occupait le lieu appelé aujourd'hui " Place Jacques-Cartier."

(4) *Vie de la Sœur Bourgeoys*, p. 266.

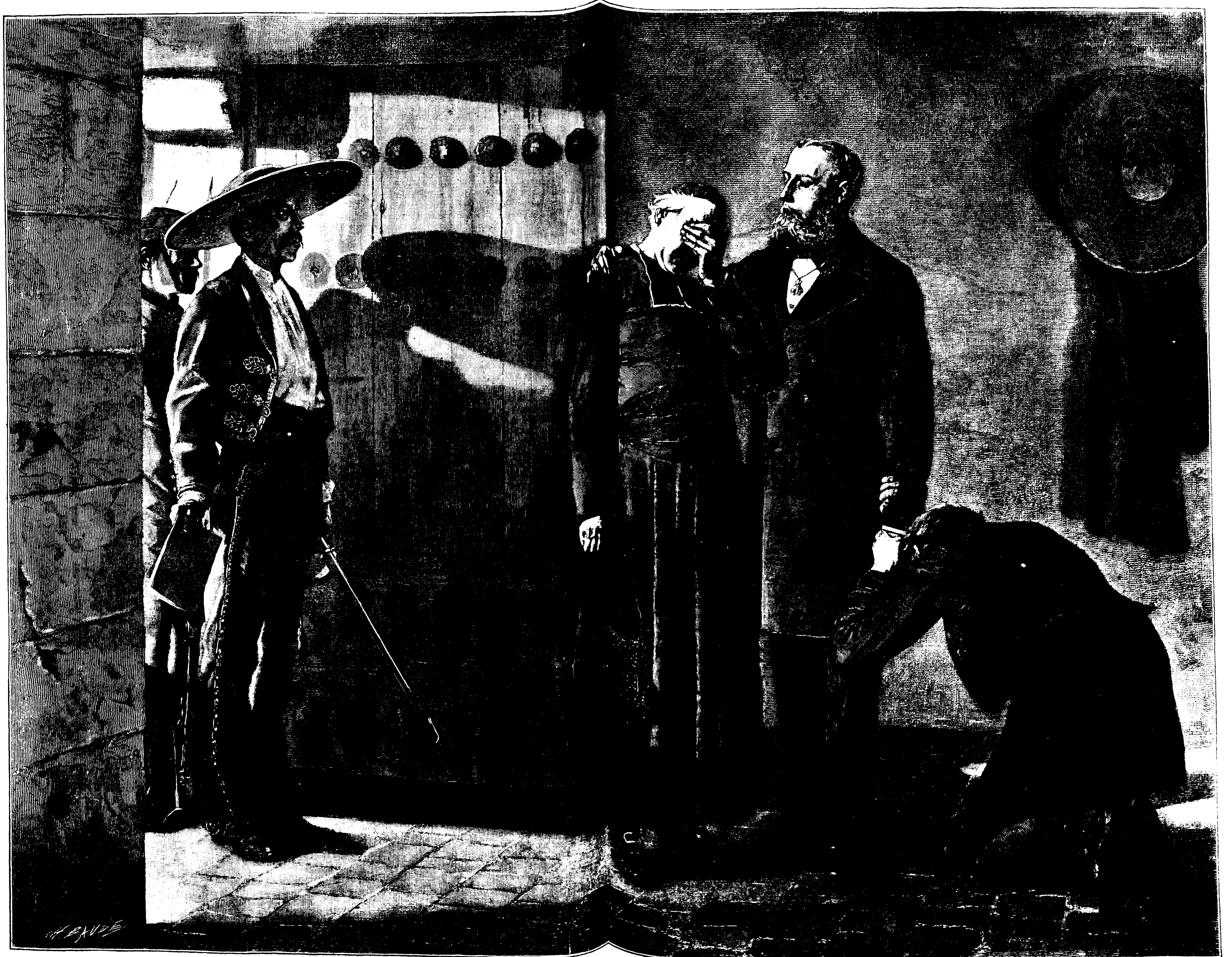
(1) Pièces et documents, etc., p. 334.

(2) *Hist. des grandes familles françaises du Canada*, p. 328.

(3) Ordonnances des Intendants, 1757.

(4) Le " Buisson " est aujourd'hui le rendez-vous des touristes.

(5) *Topographical Description*, p. 95.



LES DERNIERS MOMENTS DE MAXIMILIEN, EMPEREUR DU MEXIQUE  
TABLEAU DE M. J.-P. LAURENS

A Monsieur A. D. DeCelles

## ARTHUR ET HERMANCE

Monologue..... Par E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

Non, jamais orateur débutant à la Chambre,  
Jamais solliciteur, allant faire antichambre  
Chez un des grands du jour, chez l'usurier-raseur (\*)  
Ou le banquier puissant, n'eurent si belle peur !  
Mais qu'est-ce donc ?—Hélas ! mon nom sur le programme  
Est inscrit ! Par pitié, plaignez, monsieur, madame,  
Un chanteur trop timide, en ces lieux égaré,  
Et, comme un criminel, haletant, effaré !  
Dieu sait que j'ai pourtant bien appris ma romance,  
Où l'on se plaint beaucoup d'une nommée *Hermance*,  
Brave fille, dit-on, mais coquette à plaisir.  
Pour elle, un jeune homme veut "souffrir et mourir ;"  
Car tel est le jargon, animé par la flamme  
De son regard fiévreux, "le reflet de son âme,"  
Que parlait cet *Arthur*, et qu'un musicien  
Nota, pour le malheur du public et le mien.  
Ce que disait *Arthur*, vous l'entendez sur l'heure ;  
Grâce au musicien, vous saurez comme il pleure ;  
Mais l'accompagnateur faisant beaucoup de bruit,  
L'effet de ses grands mots pourrait être détruit.  
Ces accompagnateurs sont le Diable en personne !  
Sous leurs doigts, le piano mugit, résonne, tonne,  
Et ce que dit *Arthur*, ce dont *Hermance* a ri,  
Passe, dans ce tapage, au plus complet oubli.  
Voyons donc, posément, en scandant les paroles,  
Quelles absurdités ineffables et folles  
Débite un amoureux qu'on veut bien écouter,  
Surtout quand, par malheur, il sait un peu chanter.  
— *Chanter ?*—Non ! Le chant est un ravissant langage  
— Des plus charmants oiseaux gracieux apanage—  
Que les hommes souvent n'ont que parodié,  
Qu'ils tolèrent entre eux, par orgueil ou pitié ;  
Car le petit oiseau vite s'en effarouche,  
Sitôt qu'il voit s'ouvrir—béante—cette bouche,  
Dès qu'il entend, au bois, ce gosier malheureux  
Par des sons discordants fendre l'air radieux !  
Et vous tolérez ça, vous, messieurs et mesdames,  
Dans vos salons brillants où de riantes femmes,  
Faites pour mieux goûter l'harmonie et l'amour,  
Applaudissent aux cris d'un brailard-troubadour !

Nous sommes assez loin et d'*Arthur* et d'*Hermance*.  
J'avais donc entrepris de lire la romance,  
Avant de la chanter—chanter, si je le puis ;  
Mais il le faudra bien, puisqu'on vous l'a promis.  
Comment vais-je remplir cette tâche impossible  
De pleurer trois couplets sur la note sensible ?  
Le programme l'a dit :—"*Chant du désespéré*,  
" *Paroles de Tristan*, air de *Jean Maluré*."  
Et l'œuvre de deux fous, de gens sans cœur ni tête,  
Moi, je vais la chanter, cette romance bête !  
On veut que je la chante, il faut du langoureux,  
C'est la mode !—Voyons, que dit cet amoureux ?

(Lisant :—)

Mes jours sont condamnés... (*Arthur* est bien malade ; ...  
Gravement, paraît-il, et, dans sa sérénade,  
Il va vous raconter les tourments que l'Amour  
A son cœur fait souffrir, la nuit comme le jour.)

(Lisant :—)

Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre...  
Il est assez commun, ce n'est point un mystère  
Que, gravement malade, on arrive au trépas...  
Plaignons monsieur *Arthur*, ne nous étonnons pas.  
(*Hermance*, à ces accents, riait comme une folle ;  
Honnête et brave enfant !... Je l'aime,.... ma parole !)

(Lisant :—)

Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !  
Ici, moi, je me plains et proteste, à mon tour :  
Quand j'étais jeune aussi, quand j'allais voir ma belle,  
Que je savais aimante, attachée et fidèle,  
Je lui disais toujours, en partant : *Au revoir !*  
Mais pas : *Adieu !* ce cri du sombre désespoir.  
*Arthur*, nous le savons, est triste et bien malade ;  
Voilà pourquoi, sans doute, il fait une salade  
De mots incohérents dont vous ririez très fort,  
Si le chant, le piano, dans un commun effort,  
N'escamotaient, devant l'auditoire, des bourdes  
A le faire pâmer ;... l'auteur les a fait si lourdes !  
Maintenant, voulez-vous que j'aïlle jusqu'au bout ?  
Dans trois couplets, l'auteur est le même partout :  
Le sens commun, le vrai, la saine intelligence,  
Il ne les connaît pas ; sans aucune indulgence  
Pour de bons citoyens payer taxe et loyer,  
Par des insanités, il veut vous ennuier.  
Et ce même homme a fait quatre-vingt-dix romances  
De cet acabit-là, dans les fades nuances  
De son style niais !... Et cent mille chanteurs  
Les disent, chaque jour, devant des auditeurs  
Qui ne leur donnent pas... du pied... Ah ! c'est merveille  
Que l'homme ait tant de patience... dans l'oreille !  
Non, je ne chante pas !... J'irai trouver *Nadaud*,  
Ou bien quelqu'autre auteur de bons sens ; le lourdaud  
Sera peint tout au vif, dans une chansonnette !  
En attendant, messieurs, j'attache la clochette  
A cet âne bâté, ce rimeur désolant,  
Pour qu'il s'en aille paître... avec l'agneau hélant.  
Ottawa, juillet 1882.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix  
Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son  
usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible  
de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La  
science a depuis découvert un extrait de cette noix qui con-  
serve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet ex-  
trait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix  
Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des  
meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

(\*) *Usurier-raseur* est une traduction populaire en Canada—et ex-  
cellente, selon moi—du terme d'argot anglais : *Shaver*. E. B.

LES

## GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

## PREMIÈRE PARTIE

V

(Suite.)

Un autre groupe, entièrement nouveau, se composait de  
petits anges d'une grâce infinie, soulevant et portant à Dieu le  
souffle immortel de la prière.

La Prière elle-même, représentée sous la forme d'une jeune  
femme belle et inspirée, élevait ses mains et son front par un  
mouvement splendide de vérité et de foi, mais de telle sorte  
qu'on ne voyait pas son visage, entièrement tourné vers le  
ciel.

L'expression résidait tout entière dans l'attitude, dans les  
lignes et l'harmonie du corps. Celle des traits se devinait seule-  
ment.

Cette pose, évidemment voulue et cherchée, admirable d'exé-  
cution, déconcertait d'abord le regard. On n'en découvrait  
qu'ensuite la difficulté vaincue et la beauté réelle.

Cette étrangeté fit tressaillir Thérèse. Était-ce donc que le  
peintre avait dissimulé un visage dont il n'avait pu saisir la  
complète ressemblance ? Et préférer-il renoncer à une partie  
de sa gloire artistique qu'à une promesse follement jetée au  
vent ?... jetée à une pensionnaire inconnue ?

La vanité de cette appréciation lui parut tout à coup mons-  
trueuse, et ses épaules esquissèrent un mouvement dédai-  
gneux.

—J'étais insensée ! pensait-elle.

En effet, quelle probabilité que cet artiste, qui l'avait entre-  
vue à peine et s'était vanté de garder le souvenir de ses traits  
qu'on refusait de lui laisser copier, eût essayé ce travail ab-  
surde, sans encouragement, sans récompense possible ?

Thérèse s'en voulait horriblement d'être venue. C'était à la  
déconvenue la plus vulgaire qu'aboutissait ses rêves confus et  
son illusion d'enfant.

Il lui sembla échapper à une obsession secrète... et, du  
même coup, il se fit en elle un vide énorme et subit.

Elle n'accorda pas un regard à la grille, lugubre, sous son  
grand rideau noir, où s'était passée la scène singulière—elle  
était bien près de dire maintenant "ridicule"—qui avait mar-  
qué la veille de son mariage d'un sceau inoubliable.

Elle remonta précipitamment en voiture, et, sur l'interroga-  
tion du cocher, déclara qu'il était trop tard pour sonner au  
couvent.

—Où donc allez-vous si matin, ma chère amie ? lui de-  
manda le baron en se mettant à table pour le déjeuner.

Cette question banale, faite d'ailleurs avec la parfaite tran-  
quillité d'un mari confiant par principe, troubla Thérèse et la  
fit rougir.

Elle était habituée déjà à la douce indépendance, pleine de  
dignité, que M. de Thièblemont faisait régner dans son mé-  
nage. Soit surprise de cette demande inusitée, soit confusion  
intérieure, elle répondit avec quelque hésitation qu'après avoir  
projeté de voir les Dames de la Compassion, elle y avait ren-  
oncé, et s'était contentée de visiter la chapelle.

L'occasion était tentante de s'informer du motif de ce revire-  
ment. M. de Thièblemont s'en garda par respect pour la li-  
berté qu'il entendait conserver à sa femme comme à lui-même.

—Nous irons ensemble présenter nos hommages à Mère St-  
Jean de la Croix, dit-il.

—C'est cela... c'est pourquoi j'ai attendu, répondit-elle vi-  
vement, si vivement même que le baron la crut à demi.

—Pauvre petite ! pensa-t-il, je serais réellement fâché que  
son bon petit cœur eût jamais quelque chose à me cacher.

VI

Des relations suivies et d'un charme réel ne tardèrent pas à  
s'établir entre madame de Thièblemont et madame de Pernis-  
san.

Thérèse, un peu inoccupée dans son petit hôtel où les soins  
d'un intendant ne lui laissaient rien à diriger, après avoir em-  
ployé quelques heures à sa toilette, à la lecture, à quelque ou-  
vrage à l'aiguille, en avait encore beaucoup à dépenser.

Le baron faisait des visites avec elle, la montrait avec or-  
gueuil autour du lac, et se rendait au club, la conscience pai-  
sible, le front satisfait, heureux d'avoir une jolie femme et de  
ne rien négliger pour son bonheur.

De cette quiétude naissaient, pour la jeune baronne de Thiè-  
blemont, la liberté, la solitude et l'ennui.

Sidonie de Pernissan combla ce vide. Elle avait une façon  
d'aimer, d'aimer vite, de le dire avec feu, de le prouver avec  
dévouement, qui séduisit facilement Thérèse.

Personne ne savait l'âge de madame de Pernissan, qui devait  
avoir dépassé de quelques années la date abominable de la quar-  
rantaine. Elle n'en avait pas moins gardé une vivacité de sen-  
timents, une jeunesse d'allures qui faisaient illusion.

Très petite, un peu maigre, avec des yeux clairs et une pro-  
fusion de cheveux châtain toujours rebelles.

Quand Sidonie marchait au bras de M. de Pernissan, il était  
contraint de se pencher vers elle, ce qui ne laissait pas de de-  
venir fatigant, à la longue, même pour le mari le plus épris.

Un jour, à la campagne, elle trouva plaisant de suspendre  
d'abord son mouchoir au bras du bel Horace, et de s'appuyer  
ensuite au mouchoir.

En général, elle préférait trotter près de lui de son pied  
léste, laissant M. de Pernissan guider la marche nonchalante  
de sa grande amie, madame Albine.

Pour s'effacer ainsi avec tant de bonne grâce, il fallait, en  
vérité, que Sidonie n'eût dans l'âme ni clairvoyance ni ja-  
lousie.

La malignité, qui s'exerce dans les diverses fractions de la so-  
cété parisienne avec autant de verve que dans les cercles res-  
treints de la province, n'était pas sans remarquer ni dénigrer  
cette intimité étroite et persistante de deux femmes d'esprit  
et de caractères si différents.

On échangeait des sourires et l'on risquait des railleries sur  
la position délicate de M. de Pernissan, jeune mari galant et

vaniteux, entre sa femme visiblement plus âgée que lui et une  
aimable veuve près de laquelle il avait acquis les privilèges les  
plus étendus de l'amitié.

Le monde, ayant d'ailleurs pour règle de ne pas s'occuper  
longtemps des mêmes personnages et d'accepter ce qui lui para-  
it établi, cessa peu à peu de poursuivre de ses remarques ce  
ménage mal équilibré où l'accord semblait régner si bien.

Il vint même une époque où l'on n'y songea plus du tout ;  
ce fut à peu près celle du mariage de M. de Thièblemont.

S'il avait jamais connu ces rumeurs malveillantes, il paraî-  
rait les mépriser souverainement, et la meilleure preuve qu'il  
en pût donner fut de mêler Thérèse à cette société dont on  
connaissait peu les antécédents.

En agissant ainsi, le baron, qui se piquait de grande perspi-  
cacité et de haute philosophie, commettait peut-être une grosse  
erreur ; en tous cas, une imprudence grave.

Madame Albine, étrangère d'origine, qui parlait de son mari  
en termes vagues, dont toute la diplomatie ne parvenait pas à  
laisser croire à de vifs regrets, n'était admise chez Thérèse  
qu'avec certaines restrictions.

Elle n'y venait jamais le matin, aux heures de l'intimité. Le  
soir, elle y accompagnait souvent le couple de Pernissan. Il  
est juste d'ajouter que les quelques familles du faubourg St-  
Germain qui fréquentaient l'hôtel de Thièblemont ne faisaient  
pas mauvais visage à la belle créole, et qu'il fallait toute l'in-  
stinctive délicatesse de Thérèse pour lui faire tenir à distance  
cette personnalité, douteuse dans son assurance et dangereuse  
dans son charme.

Madame Albine manifesta d'abord quelque inquiétude des  
relations amicales que Sidonie se permettait en dehors d'elle ;  
mais la jeunesse et la douceur de Thérèse ne lui parurent pas  
mériter tant d'émoi.

Il leur fut donc permis de s'aimer sans obstacle aux heures  
où la créole n'accaparait pas son inséparable. A ces heures-là,  
aucune puissance humaine n'eût empêché madame de Pernis-  
san de tout quitter, de tout négliger, de tout oublier, pour courir  
la rejoindre.

Ces singularités étonnaient Thérèse.

—Si vous la connaissez mieux, vous me comprendriez !  
s'écriait alors Sidonie, dont une larme involontaire voilait le  
vaillant regard.

Et de même qu'en parlant de madame de Pernissan, ma-  
dame Albine semblait aiguïser ses dents pour la mieux dé-  
chirer, en pensant à madame Albine, un reflet de haine con-  
tenue illuminait tout à coup le visage de Sidonie.

—Etrange affection que la vôtre ! disait Thérèse.

—Oh ! oui... étrange ! étrange !... sans seconde, enten-  
dez-vous ! répondit un jour madame de Pernissan d'une voix  
frémissante.

Les vingt ans de Thérèse ne comprenaient rien à cela.

M. et madame de Pernissan, mariés depuis plusieurs années,  
n'avaient pas eu d'enfants.

Madame de Pernissan, veuve d'un officier de cavalerie mort  
en Afrique, avait un fils dont elle parlait peu, avec une affec-  
tion contenue, et qu'on s'étonnait de ne jamais voir près d'elle.

Il voyageait, disait-elle, pour perfectionner son éducation.  
Elle espérait qu'après une excursion en Ecosse et en Angle-  
terre, il viendrait lui donner quelques jours avant de repartir  
pour l'Amérique.

Quant à l'âge que pouvait avoir ce fils, il était seulement  
possible de le supposer d'après celui qu'on soupçonnait à la  
mère.

M. de Pernissan, interrogé par un indiscret, répondit un jour  
avec un sourire aimable :

—M. Charles Aurelle a dix-sept ans, je crois. Sa mère, à sa  
sortie de nourrice, a été sacrifiée au capitaine Aurelle, sur  
l'autel de l'hymen, à la façon des victimes antiques, par un  
père tyrannique et colonel.

Naturellement les questions cessèrent à tout jamais.

M. de Thièblemont dit simplement à Thérèse :

—Je crois que madame de Pernissan éprouve un profond  
chagrin d'être séparée de son fils, pour lequel son mari mani-  
feste peu de sympathie ; c'est la plaie de ce ménage. Evitez,  
avec elle, ce sujet pénible : elle vous en saura gré.

Un jour que les deux femmes se promenaient ensemble aux  
Champs-Élysées, elles virent passer une mère encore jeune et  
fort distinguée, qui s'appuyait avec tendresse au bras d'un bel  
adolescent tout fier de la conduire.

La sollicitude respectueusement tendre du fils, l'instinctif  
orgueil de la mère, se lisaient clairement sur ces deux physio-  
nomies.

Madame de Pernissan fut secouée tout entier d'un frisson  
douloureux.

—Comme il est beau ! dit-elle en abandonnant la conversa-  
tion commencée pour suivre sa pensée secrète.

Thérèse sentit vibrer une jalousie désolée dans l'accent de  
sa compagne.

—Ils paraissent beaucoup s'aimer, se borna-t-elle à répondre.

—Il est beau ! vous dis-je... répéta brusquement Sidonie.  
Ah ! c'est une heureuse mère !

Malgré ces bizarreries, Thérèse éprouvait pour cette femme  
bonne, mystérieuse et attirante, une affection troublée, faite  
d'entraînement et d'inquiétude.

Elle devinait quelque secret douloureux sous ses réticences,  
craignait de découvrir quelque faiblesse dans ce caractère in-  
consistant, et ne pouvait toutefois refuser sa sympathie à qui  
la lui demandait avec toute l'effusion d'un cœur chaud.

VII

Madame de Sandry déclara un matin à M. de Thièblemont  
qui venait lui apporter un livre nouveau, qu'elle réclamait son  
bras pour l'accompagner à l'Exposition de peinture et de sculp-  
ture qui ouvrirait ce jour-là même.

Madame Albine, qui entendit ébaucher ce projet, manifesta  
le désir d'y prendre part, et M. de Pernissan s'offrit aussitôt à  
lui servir de cavalier.

Thérèse et Sidonie les suivirent.

C'était le lot ordinaire de madame de Pernissan : suivre,  
accepter, obéir.

Cette femme, pleine d'activité et de vouloir quand elle était  
seule, libre d'agir ouvertement, abdiquait toute opinion devant  
son mari, toute initiative devant madame Albine.

La belle créole, de son air à la fois nonchalant et domina-  
teur, réglait les plaisirs à prendre en commun, choisissait les  
pièces à voir, décidait de l'heure de l'arrivée et donnait le  
signal de la sortie.

Elle avait bon goût, du reste, et ne compromettait jamais  
son autorité tacitement souveraine par des choix douteux.

M. de Pernissan approuvait toujours.

—Ma chère amie, avait un jour dit madame de Sandry à  
Sidonie, vous n'êtes pas, à mon humble avis, assez maîtresse  
chez vous.



—Chère madame, avait répondu madame de Pernissan d'un ton indéfinissable, chez moi, il y a un maître, voilà tout !

Et parfois la vieille dame se demandait si elle se trompait beaucoup en affublant, dans sa pensée, ce maître mystérieux de jupes et de volants.

Le Salon de 186., qui s'ouvrait au milieu de l'empressement public, n'était pas beaucoup plus remarquable que ceux des années précédentes. Les chefs-d'œuvre y étaient clair-semés. Les toiles gracieuses abondaient ; les portraits faisaient attroupement, et nombre de peintres de mérite sacrifiaient au goût du jour en exposant une déplorable variété de femmes aussi peu vêtues que possible.

Les toilettes élégantes s'entassaient dans les salles mal aérées du palais de l'Industrie. La foule était énorme. On respirait un indescriptible mélange des parfums les plus divers, depuis la *veloutine* subtile de la petite dame, jusqu'au cosmétique violent du provincial, en passant par la sueur des Allemandes.

Au dehors, un orage se préparait dans un ciel chargé d'électricité.

Cette atmosphère devint peu à peu si irrespirable que, vers trois heures, une dame se trouva mal.

Comme elle était jeune, d'apparence robuste, et que, emportée par trois messieurs complaisants, elle formait un tableau de genre plus réussi que tous ceux qui pendaient aux murs, une demi-douzaine de charmantes personnes, plus délicates ou non moins avisées, s'affaissèrent en même temps dans les bras de leurs cavaliers.

On s'empressa, on détacha les voilettes, on coupa les rubans, on apporta des seils.

Des admirateurs de hasard, que la flânerie retenait dans le sillage des belles pâmées, déployèrent un zèle capable de racheter leur utilité habituelle.

Ce fut un petit brouhaha du meilleur genre, qui autorisa les poses les plus coquettes et les empressements les moins suspects. Il s'ensuivit une sorte de panique. Les femmes qui ne tenaient pas à prendre part à cette habile mise en scène craignirent de succomber à la chaleur, en dépit de leur volonté.

Tout ce qui trouva une voiture s'échappa d'autant plus vite que l'orage commençait.

La circulation redevint possible dans salles allégées de ce trop-plein de visiteurs. Un peu d'air frais monta du dehors, et les véritables amateurs de peinture purent enfin s'adonner à l'examen sérieux des œuvres nouvelles.

Madame de Sandry tomba en extase devant un des portraits de Carolus Duran, un de ceux qui devaient commencer sa réputation.

Cette recherche du détail, cette hardiesse de couleur qui surprenaient déjà dans les travaux du jeune maître séduisaient son imagination éprise d'illusions, de clarté et de clinquant.

M. de Thiéblemont, quoique de sentiments très humains et d'humeur peu belliqueuse, avait voué un culte aux scènes de la vie militaire.

(La suite au prochain numéro)

## LE MONDE ACADÉMIEN

(Voir gravure)

Mgr Perraud, évêque d'Autun, vient d'être admis à l'Académie Française. Voici quelques renseignements sur ce prélat.

«...Connaissez-vous Mgr Perraud ? l'avez-vous vu ? l'avez-vous entendu ? m'écrivit un des maîtres de conférences de l'école normale les plus distingués auquel je demandais quelques souvenirs. C'est une physiologie dont il est difficile de se faire une idée d'après des indications que ne vivifierait pas la vue, si je puis ainsi parler...»

Rien de plus juste que cette remarque et si je l'ai bien comprise, en voici l'explication :

L'évêque d'Autun est comme les peuples heureux ; il n'a pas d'histoire. Sa vie est simple, correcte, sans éclat—si par éclat on entend le bruit, le fracas, le faste, le besoin d'emplier le monde de son tapage—mais non sans mérite et sans dignité. On sent, rien qu'à le voir, et ce sentiment devient plus vif quand on le fréquente ou qu'on le lit, qu'il a horreur de « provoquer la curiosité du public, » de se servir de « formules retentissantes et de mots à sensation. » Il est écrivain, orateur et déteste « les emphases oratoires. » Ce n'est pas qu'il dédaigne les agréments du style, ni les ressources de l'érudition, ni la pureté de la langue, mais il veut que ces parures n'ornent que des idées justes, vraies, honnêtes. Je crois qu'il cherche plus à convaincre qu'à émouvoir, et que quand il émeut, c'est plus par la puissance de l'idée, que par le charme de sa phrase ou la chaleur de son débit.

Dernièrement, mourait à Autun un homme dans une situation élevée, dont la vie présageait la fin la plus triste. L'évêque vint lui rendre visite. Il trouva un malade que la paralysie clouait sur son lit, mais dont elle avait respecté l'intelligence et la volonté. Tout autre se serait découragé devant un parti-pris, qui paraissait inébranlable. L'évêque espéra contre toute espérance. Il sut se faire accepter. Ces prévenances, le charme de sa parole si sobre, si élégante, si convaincue eurent raison de cette âme plus égarée que rebelle.

Le malade lui-même pria l'évêque de l'entendre en confession, et mourut, offrant dans sa mort le spectacle d'une piété rare jointe à un sincère repentir.

Sans doute ce trait appartient à la vie de beaucoup de prêtres, de beaucoup d'évêques. Si je le raconte de Mgr Perraud, c'est moins parce qu'il est saillant que parce qu'il est ordinaire. L'évêque d'Autun, en effet, est orateur, écrivain, savant, homme du monde et homme d'esprit, mais il estimerait tout cela peu de chose, si ces dons admirables qu'il a reçus du ciel ne l'aidaient pas à être un bon pasteur dans toute l'acception du mot et s'ils ne servaient qu'à son avancement, à sa fortune, à sa renommée, au lieu de gagner des âmes

à Dieu. Voilà pourquoi on le trouve partout où il y a une souffrance à soulager, une âme à guérir. « Que de fois, m'écrivit un de ses diocésains, que de fois n'est-il pas arrivé à l'improviste, chez de pauvres diables dont il avait appris la maladie et que personne ne visitait ! » — « Aussi, m'écrivit le comte de G.,... tout le monde l'aime, tout le monde le respecte, ses adversaires eux-mêmes ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer de l'élévation de son caractère, de la conviction de sa vie, ou de son talent d'écrivain et d'orateur. » — « Et cependant, me disait avec une petite pointe de mélancolie un de ses familiers, il vit à Autun très retiré, plutôt en religion qu'en seigneur... »

\* \*

N'est-ce vraiment pas là la vie de l'homme heureux qui n'a pas d'histoire, de l'homme qui sait être quelqu'un sans chercher à le paraître, de l'homme qui fait figure sans chercher à se farder ?

J'ai sous les yeux la protestation qu'il formula lors de l'exécution des décrets à Autun. En ces temps, où même du côté du bon droit, la modération fait trop souvent défaut, les paroles de l'évêque d'Autun sont empreintes d'une charité et d'un patriotisme éclairés. Il me semble que si Bossuet, Fénelon, Massillon s'étaient trouvés à ces exécutions, ils n'auraient pas eu plus de respect de soi-même, plus d'élévation dans le langage, de fermeté dans la tenue. Je viens de parcourir ses discours, ses mandements, ses appels à la conscience publique, j'y retrouve la même sobriété, la même modération, la même assurance. Ni formules retentissantes, ni mots à sensation, ni emphases oratoires, ni invectives, ni menaces, ni allusions blessantes, rien de cette exagération qui se dissipe, quand « par une soigneuse analyse on ramène aux proportions d'une rigoureuse exactitude les pensées et les expressions d'un auteur. » Tout y est vrai, tout y est, sans qu'on puisse y reprendre un mot. *Episcopum irreprehensibilem, non litigiosum.* Relisez son discours prononcé à Sainte-Clothilde : *La laïcisation de l'enseignement ; son instruction pastorale pour le carême de 1882 : Les droits et les devoirs des parents ; sa brochure : La critique intransigeante ; son dernier appel à la conscience publique : Dieu, hors la loi, vous retrouverez toujours le même grand patriote, le même grand évêque, dont le cœur se dégonfle, sans que la charité soit jamais blessée.* C'est un croyant, non un fanatique. C'est un serviteur de la France et de l'Eglise, non un homme de parti : voilà pourquoi il n'a pas d'histoire, pourquoi dans l'épiscopat français il occupe un rang élevé, pourquoi on l'aime, on l'estime.

Je laisse à d'autres, Monseigneur, le soin de réveiller les souvenirs de votre passé, de rappeler que fils de militaire, élève du lycée Saint-Louis, vous appartenez à cette promotion de l'Ecole normale d'octobre 1847, qui avant de former des professeurs, dut improviser des soldats. Grâce à Dieu, je veux espérer que nous ne verrons plus ces temps où les Normaliens durent se partager, pendant trois mois, le service militaire à Paris avec les élèves de l'école polytechnique et de Saint-Cyr, et où en compagnie de Georges Perrot, d'About, du regretté Thenon, de Taine, de Weiss, vous montiez prosaïquement la garde pour protéger les pères de famille contre les sectaires de Louis Blanc, et les socialistes de 1848. Ces mêmes pères de famille ont besoin, Monseigneur, que vous les protégiez aujourd'hui contre leurs propres enfants, dont la plupart sont atteints des folies athée, démocratique, et autres folies aussi peu patriotiques. Tout de même, l'Ecole Normale de l'année 1848 devait offrir un curieux spectacle d'autant plus que l'écho des querelles de la tribune et des agitations de la presse retentissait jusque derrière ses murs. Si ces murs pouvaient parler, ils diraient quelle part vous preniez à ces discussions qui se prolongeaient à la veillée, dans les salles d'étude, où les noms de Lamennais et de Proudhon étaient opposés à l'autorité d'Aristote et de Platon. Au reste vous avez vous-même raconté ces souvenirs de votre jeunesse, auxquels se mêle le nom de l'illustre abbé Gratry, lorsque vous avez rendu à Cambier, un de vos camarades de l'école, puis élève du séminaire d'Orléans, mort missionnaire en Chine, un dernier hommage, en prononçant son oraison funèbre. Ainsi dès l'Ecole Normale, Adolphe Perraud s'essayait aux luttes de la vie en se fortifiant dans la science et la foi.

\* \*

Quand la guerre éclata, le P. Perraud, oratorien depuis 1852, prêtre depuis 1855, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne depuis 1866, partit avec nos troupes comme aumônier volontaire de la sixième ambulance. On le vit au chevet des blessés, leur prodiguant les consolations de la religion, au point de compromettre sa santé : à Bruxelles, où on l'avait appelé pour prêcher en faveur de l'Œuvre des prisonniers de guerre, partout où son devoir l'appelait, sans jamais se départir de la modestie de sa vocation. Ainsi, le soldat, qui se tient au poste où son chef l'a placé, plus soucieux d'observer sa consigne que de recueillir des éloges et d'exploiter la faveur des puissants.

*Successus urgere suos, instare favori  
Numinis.*

Cette faveur, cependant, vient l'arracher à ses études

et à sa vie modeste. Déjà, en 1873, alors que l'évêché de Nevers était vacant, M. Benoist d'Azy, au nom de la députation de la Nièvre, était venu prier le ministre de leur donner le P. Perraud pour évêque. Une certaine presse qui s'intitule, on ne sait trop pourquoi, presse ultramontaine, presse catholique, s'était acharnée après la personne du P. Perraud, et le dénonçait comme un libéral. L'évêque de Rhodéz, qui avait été le collègue du P. Perraud à la Sorbonne, lui écrivit pour lui demander ce qu'il y avait de vrai dans les bruits qui couraient sur son compte. Le P. Perraud lui répondit, à la date du 16 mars 1873, la lettre suivante :

« ..... Je ne tiens à aucun évêché en général... mais « je tiens et ai le droit de tenir à l'intégrité de mon « nom, et j'aimerais mieux être toute ma vie dernier « vicaire de la dernière paroisse de France que de voir « mon nom discuté et exposé, dans une polémique, à « être compromis... Il ne m'en coûtera nullement de « demeurer dans mon obscurité, et je ne voudrais pas « pour tout au monde être imposé de haute lutte. Dans « ce cas, je me vengerais de ceux qui me croiraient hostile au Saint-Siège en priant beaucoup pour eux et « en travaillant davantage pour lui... »

« ADOLPHE PERRAUD,  
« Prêtre de l'Oratoire. »

Un an après, un décret en date du 10 janvier 1874, l'appela sur le siège du trop fameux Talleyrand.

Ce fut en vain que cette même faveur voulut, au commencement de 1876, l'arracher à Autun pour le couronner archevêque de Lyon. Le maréchal de Mac-Mahon, son diocésain, le ministre, M. Wallon, son ancien maître à l'Ecole Normale, son directeur spirituel, le P. Petitot, lui conseillaient chaudement d'accepter. L'évêque d'Autun résista à toutes ces sollicitations. Il aimait déjà Autun, auquel il se croyait lié par les œuvres qu'il avait fondées et il lui semblait indigne de lui de rompre des liens qu'il jugeait éternels. Un instant, le gouvernement avait songé à offrir ce siège à l'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup ; l'âge du prélat arrêta les négociations. Mgr Perraud crut pouvoir recommander plusieurs candidats, mais ne cessa de refuser pour lui. Autun est le poste qui lui a été confié, il veut le garder et ne le quitter qu'avec la vie. Aussi bien comprend-on que l'évêque de Rhodéz ait pu écrire de Mgr Perraud : « En des temps comme les nôtres, il faut à l'Eglise de France des hommes qui parlent et qui écrivent, tout en édifiant les peuples par les qualités sacerdotales les plus élevées. »

Je tais les grandes œuvres oratoires de l'évêque d'Autun : son incomparable ouvrage sur *l'Irlande*, dont il s'est constitué le défenseur ; son tribut de filiale affection à sa famille religieuse : *l'Oratoire au dix-septième et au dix-neuvième siècles* ; son cri d'espérance à la suite de nos revers : *les Paroles de l'Heure présente* ; ses oraisons funèbres du P. Gratry, de Mgr Darboy, du P. Captier, parce que je craindrais de déflorer ces chefs-d'œuvre en les analysant.

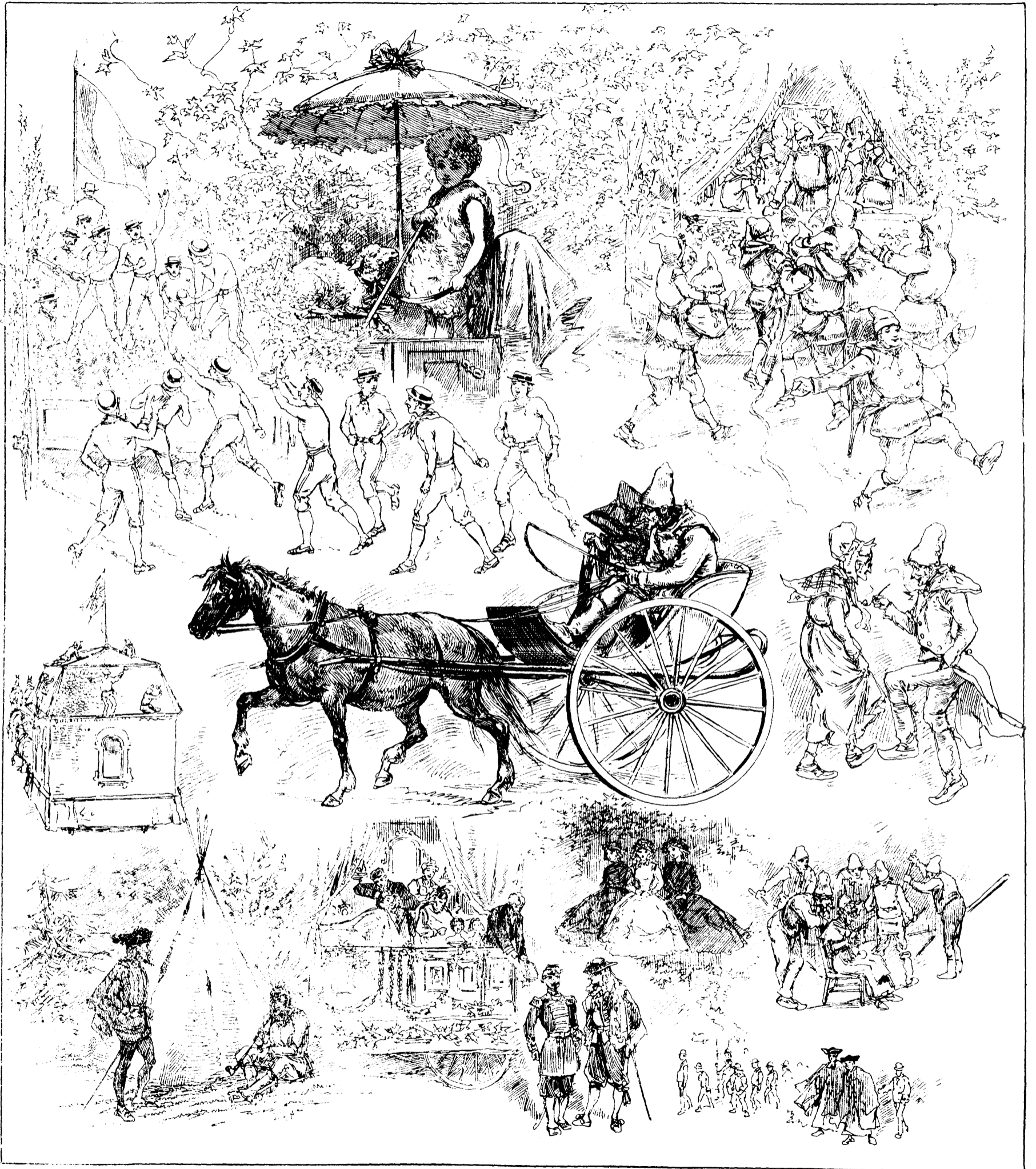
C'est à l'Académie française, d'ailleurs, de saluer, comme elle sait le faire, le nouvel immortal auquel elle ouvre ses portes, c'est à elle de justifier l'honneur qu'elle fait au clergé dans la personne de l'évêque d'Autun, en élevant ses éloges à la hauteur du mérite qu'elle récompense.

Les droguistes qui distribuent le grand remède, *l'Huile de St-Jacob*, font de bien belles affaires. L'un d'eux nous disait dernièrement que bien que les ventes furent considérables au commencement, elles ont redoublées depuis. Le public a confiance dans cette huile, et ce n'est pas sans raison, ses qualités curatives sont hautement reconnues et appréciées.

### Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

**\$200 de récompense.**— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les « Amers de Houblon. » Quiconque débitait aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.



LA SAINT-JEAN-BAPTISTE À MONTRÉAL

## CHOSSES ET AUTRES

Le général de Charette, parlant avec un de nos compatriotes qui lui disait que nous étions aussi Français que les Français, et aussi attachés à l'Eglise que ceux qui le sont le plus parmi nos amis d'outre-mer, lui fit cette réponse caractéristique :

—Que vous soyez plus Français et plus catholiques que nous, j'en conviens, mais depuis que je suis au Canada, je puis vous déclarer que je suis plus Canadien que vous.

C'est demain que sera célébrée la Fête Nationale Française. Il y aura un grand pique-nique donné à l'île Grosbois, par la Société de Bienfaisance Française, sous le patronage distingué de M. le comte des Semailons, consul-général de France au Canada, et de Mme la comtesse de Semailons.

Voici le programme des différents jeux qui auront lieu dans le cours de la journée : Courses de garçons, jeunes filles, hommes, etc. ; courses en sac, en sabots, etc. ; jeu du pot cassé ; courses à la nage ; régattes à un et deux rameurs ; mat de cognac, mat horizontal ; jeu de la vessie, jeu du dévidoir, tournoi ; à 4 heures, tirage de la Tombola.

Les jeux sont ouverts à tous les amateurs, et de nombreux prix de valeur seront distribués aux vainqueurs. Samedi, 15 juillet, grand banquet populaire au restaurant Victor.

La voix de la charité nous convie à cette fête, car les recettes sont destinées au fonds des Sociétés de Bienfaisance Françaises qui ont fait beaucoup de bien parmi nous.

L'EXCURSION DE QUÉBEC.—Dimanche matin environ huit cents excursionnistes de Québec sont arrivés à Montréal ; le but principal du voyage était, pour les membres de l'Union Saint-Joseph de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, de faire visite à leurs confrères de Montréal.

Il y avait environ cent cinquante membres de Saint-Roch, une centaine de Saint-Sauveur, et un égal nombre de Lévis et de Beauport.

L'Union Saint-Joseph est allée en corps, à la gare d'Hochelega, musique en tête, pour les recevoir à leur arrivée.

“L'Harmonie de Montréal” était sous la direction de M. Hardy. Une basse messe a été dite à Notre-Dame de Lourdes, par M. l'abbé Mayer, et M. l'abbé Emard a fait le sermon de circonstance.

Les invités furent ensuite reconduits, musique en tête, à l'hôtel Richelieu, où un dîner leur était offert dans l'après-midi.

M. Gosselin, président de l'Union Saint-Joseph de Montréal, et MM. Martineau et Kérouack, présidents des sections de St-Roch et de St-Sauveur de Québec, prononcèrent de magnifiques discours qu'il nous est impossible de publier faute de place.

A la santé de la presse répondirent MM. Côté, du *Monde*, Provencher, de la *Minerve*, et Prieur, du *Courrier de Montréal*.

L'Union Musicale de Québec, sous la direction de M. Trudel, faisait partie de l'excursion, et, durant le dîner, a réjoui l'auditoire par des airs canadiens magnifiquement exécutés ; aussi les applaudissements ne leur ont pas été ménagés.

Les excursionnistes sont repartis dans la soirée.

Le gouvernement du roi Humbert, d'Italie, a refusé d'accepter les nominations de vingt évêques nommés par le Pape, dans le dernier consistoire.

M. Chs Doucet, employé au Greffe de la Couronne de cette ville, doit, dit-on, être promu à la charge de Greffier-adjoint de la Couronne, en remplacement de M. Dubreuil, qui vient d'être nommé à une position importante à Québec. Nous verrons cette nomination avec plaisir. M. Doucet est un jeune homme qui mérite.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Bourrassa est à mettre la dernière main à la statue de Maisonneuve, et que le comité qui avait été chargé de donner suite à ce projet de monument reprendra bientôt ses travaux pour les poursuivre vigoureusement.

C'est l'association Saint-Jean-Baptiste de Québec qui a élevé le monument aux braves de Sainte-Foye. Pourquoi l'association Saint-Jean-Baptiste de Montréal ne ferait-elle pas réussir une œuvre semblable ?

Le trésorier provincial vient de lancer sur le marché canadien un emprunt d'un million et demi de piastres. Les débentures sont de \$500 chacune et portent cinq pour cent d'intérêt, payables semi-annuellement.

## “ Les derniers moments de l'empereur Maximilien ”

(Voir gravure)

Le tableau de M. J.-P. Laurens, que nous publions dans le présent numéro, est l'un des plus remarquables de l'exposition de cette année.

L'artiste a rendu, avec son grand art habituel, le dénouement du drame poignant dont chacun a suivi les péripéties. La simplicité même de cette grande composition ajoute à l'émotion qu'elle inspire.

Dans une froide cellule, dans un cachot, pour mieux dire, la lumière éblouissante pénètre à flots par la lourde porte subitement ouverte, et le soleil éclaire cette scène funèbre des adieux précédant le supplice.

L'attitude de l'empereur est naturelle et digne. Une noble résignation répand son calme sur le visage, et la sereine quiétude de l'âme, dégagée des préoccupations de ce monde, monte déjà jusqu'à ce front marqué pour la mort.

Le prêtre qui vient de reconforter et d'absoudre la royale victime, est à bout de force, et sa douleur éclate dans un abandon de faiblesse impuissante. L'attitude du serviteur fidèle qui se prosterne en étreignant la main que l'empereur lui abandonne, est pleine de vérité.

C'est encore une grande œuvre à ajouter à la liste déjà grande de celles de M. Laurens.

## NOUVELLES DIVERSES

On estime à plus de quatre millions de louis sterling les frais de l'expédition anglaise en Egypte.

Thomas Elzgar, caissier de la banque de Toronto, est parti pour Chicago laissant un déficit de \$3,000 dans la caisse.

Le cadavre de Guiteau a été volé. On croit qu'il a été transporté au musée médical du ministère de la guerre.

On écrit du golfe que selon toutes les apparences le saumon sera encore rare cette année. Jusqu'ici, on a pris peu de homards. Par contre on prend de l'alose et autre poisson en abondance.

La couleur la plus à la mode pour les robes des élégantes à Paris, cet été, est le gris-souris effrayée. On avait eu la couleur Bismark-malade. Le gris-souris effrayée paraît devoir la remplacer avantageusement.

La frégate anglaise *Flamingo* est arrivée la semaine dernière à Campbelltown pour y prendre le gouverneur-général et la princesse Louise et les conduire à New-Richmond, d'où ils se rendront à Cascapédiac pour y faire une partie de pêche.

Un ouvrier du nom de Kenny a été assassiné à Dublin, il y a quelques jours, sur la Place Seville. On croit que le crime a été commis par des fénians.

Kenny portait une ceinture sur laquelle étaient inscrits les mots : Dieu sauve l'Irlande.”

L'école de Saint-Vincent de Paul, à New-York, l'institution pour les enfants de couleur, a été presque complètement détruite par un incendie allumé par un pétard qui a fait explosion sur le toit. Un jeune garçon de 11 ans a péri dans les flammes.

Le nombre des expulsions augmente d'une manière alarmante en Irlande. Dans un seul mois, cette année, 698 familles ont été mises sur le pavé. En 1879, le chiffre des expulsions avait été de 1,238, en 1880, de 2,110. L'émigration augmente aussi dans une proportion considérable.

Le cabinet de Washington vient de refuser à 60,000 ouvriers chinois, qui travaillaient à Cuba, la permission de passer par les Etats-Unis pour s'en retourner en Chine. On a allégué que la nouvelle loi concernant les Chinois ne l'autorisait pas.

Les malheureux coolies devront retourner chez eux par la voie d'Europe.

ACCIDENT FATAL.—Le nouveau vicaire de Caughnawaga était à se baigner vendredi dernier, en compagnie de quelques amis, au large de l'île, vis-à-vis les carrières de cette paroisse, lorsqu'il eut l'imprudence de se lancer trop dans le courant. Il arriva à un endroit très profond, et, comme il n'était pas bon nageur, il ne put, malgré ses efforts désespérés, regagner le rivage. Le courant l'emporta rapidement, et il ne tarda pas à disparaître dans les flots.

Les spectateurs de cette scène désolante firent tout en leur pouvoir pour lui porter secours, mais ils ne purent y réussir. Le corps du pauvre vicaire a été retrouvé quelques heures après l'accident. C'était un jeune homme de 23 ans, nommé Bertin, et était natif de Berthier.

On l'a inhumé samedi avant-midi dans le cimetière de la paroisse Lachine. Les chefs de la tribu de Caughnawaga ont suivi en corps le convoi funèbre.

## LES ECHECS

Montréal, 13 juillet 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Bonaventure.

## SOLUTIONS JUSTES :

No. 317.—MM. F. H. Gingras, Trois-Rivières ; H. Lupien, J. Maurien, Québec ; L. Dargis, Montréal ; E. Legault, Ottawa. N. P., Sorel ; L. O. P., Sherbrooke ; A. P., Arthabaska ; V. Gagnon, S. Tardieu ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin M. Lafrenais P. Fabien, Montréal ; Un amateur, Terrebonne.

## NOUVELLES.

Une dépêche de Vienne dit que MM. Steinitz et Winawer ont joué pour décider du premier prix qui a été finalement gagné par Steinitz ; mais, néanmoins, les premier et deuxième prix ont été partagés entre ces deux messieurs qui ont reçu chacun £152. MM. Mackenzie et Zukertort se sont également partagé les quatrième et cinquième prix.

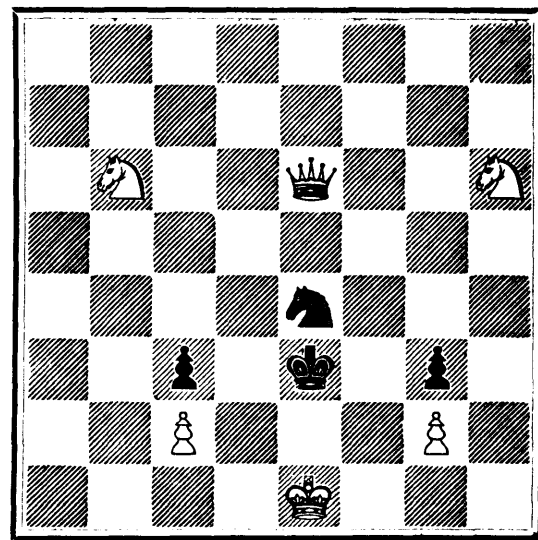
TOURNOI D'ECHECS PAR CORRESPONDANCE DE HAMILTON.—D'après le rapport du directeur de ce tournoi, M. le Dr I. Ryall, les messieurs dont les noms suivent sont sortis vainqueurs de cette belle lutte :

|   |         |
|---|---------|
| 1er prix : M. John Henderson, Montréal.....   | \$45 00 |
| 2e “ M. W. Braithwaite, Unionville.....   | 20 00   |
| Les 3e, 4e et 5e prix ont été partagés entre les messieurs suivants :   |         |
| J. W. Shaw, Montréal.....   | 10 00   |
| T. H. Forster, Lancing, Mich., Etats-Unis.....  | 10 00   |
| J. E. Narraway, St-Jean, Nouveau-Brunswick.....   | 10 00   |
| Le révérend M. F. X. Burke, du Collège de Saint-Hyacinthe, a reçu un livre de problèmes, étant un prix spécial offert par M. Shaw au concurrent qui terminerait le premier ses parties..... |         |
|   | 5 00    |

## PROBLEME No. 318.

Composé pour *L'Opinion Publique* par M. J. FAYSSÉ, père, de Beauvoisin, France.

NOIRS.—4 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

## SOLUTION.—No. 317.

|                                |                       |
|--------------------------------|-----------------------|
| <b>Blancs.</b>                 | <b>Noirs.</b>         |
| 1 C pr P F R                   | 1 <i>Ad libitum</i> . |
| 2 Mat selon le coup des Noirs. |                       |

## Naissance

Au Village St-Jean-Baptiste, le 10 courant, la dame de A. Vilbon, écriv. médecin, une fille.

## Mariages

A St-Marc, le 6 juillet, M. Clovis O. Sénécal, cultivateur et marchand du lieu, conduisait à l'autel mademoiselle Marie-Pulchérie Beaudry.

Le même jour, M. Herménégilde Beaudry conduisait aussi à l'autel mademoiselle Malvina Guyon-Dutilly.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux heureux couples par M. l'abbé A.-C. Beaudry, frère de madame Sénécal et de M. Herménégilde Beaudry.

Après la messe, où il y eut chant et musique, les nouveaux mariés se rendirent chez madame veuve Janvier Beaudry, où les attendait un excellent dîner auquel prirent part de nombreux invités et une nombreuse famille.

Nos meilleurs souhaits de bonheur à ceux qui entrent dans la carrière.—(Communiqué.)

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

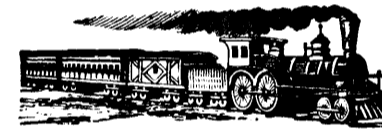
La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gossier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendus Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Arrangements spéciaux pour voyages pour l'été à

CACOUNA ET PETIT METIS

A commencer du 1er JUILLET, un train de passagers quittera la Pointe-Lévis à 1.20 P.M., les SAMEDIS, se reliant à la Chaudière avec le train parti à 7.30 A.M. de Montréal, pour se rendre à

CACOUNA ET PETIT METIS.

Au retour, il quittera Petit Métis les LUNDIS à 7.30 du matin, à commencer du 3 juillet. Ces trains feront le service pendant la saison des bains, et se relieront à Lévis par le bateau de la traverse, entre cette ville et Québec, avec le train Eclair du chemin de fer du Nord qui arrive à Montréal à 9.10 h. P.M., le lundi, ou avec le bateau Montréal arrivant à Montréal le mardi matin.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

Bureau du chemin de fer, } Moncton, 24 juin 1882.



Navigation de la Trent.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

L'adjudication des travaux pour les canaux de Fenelon Falls, Buckhorn, et Burleigh, qui devait avoir lieu le cinquième jour de juillet prochain, est inévitablement remise aux dates suivantes:

Les soumissions seront reçues jusqu'à mercredi, le deuxième jour d'août prochain. Les plans, devis, etc., seront prêts à être examinés (aux endroits déjà mentionnés) samedi, le cinquième jour de juillet prochain.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 Juin 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

JUILLET 1882

Table with columns for 'Distribuées', 'Dépeches', and 'Fermées'. It lists various train routes and their schedules, including destinations like Ottawa, Québec, and various provinces.

Table listing routes and schedules for 'Grande-Bretagne', including destinations like New-York, Hambourg, and New-York.

(A) Saos pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Saos pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL

ALR. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs, 100 échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford St.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. - Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. - Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. - Se vendent dans toutes les Pharmacies. - Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. - Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. - A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

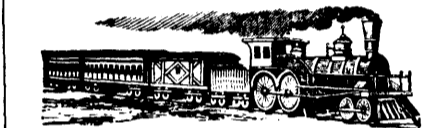
MEUBLES

PREMIERE CLASSE Spécialité d'Ameublements de Salon 276 RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Ete-1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table listing train schedules and departure times for various routes, including Pointe Lévis, Rivière-du-Loup, and other stations.

Ces trains viennent en connection à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p. m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Passébiac, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Rasticonche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Edouard et tous les points des Provinces Maritimes. Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Moncton, N.-B., 1er juin, 1882-52 f.

Mousseau, Archambault & Lafontaine, AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



CANAL WELLAND Avis aux Entrepreneurs

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour le Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 11e jour de JUILLET prochain, pour certains changements à faire à l'écluse No. 2, sur la ligne de l'ancien Canal Welland, et l'agrandissement de la dite écluse.

On pourra voir une carte de l'endroit ainsi que les plans et devis des travaux à faire, à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Thorold, dès et après MARDI le 27e jour de JUIN prochain; l'on pourra aussi obtenir des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque de banque accepté pour la somme de \$1,500; cette somme sera confiée et le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour l'exécution des travaux aux taux et prix offerts, et aux termes et conditions stipulés dans le devis.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, } Ottawa, 22 mai 1882.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS, GRAVEURS,

EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographier. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés. Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant